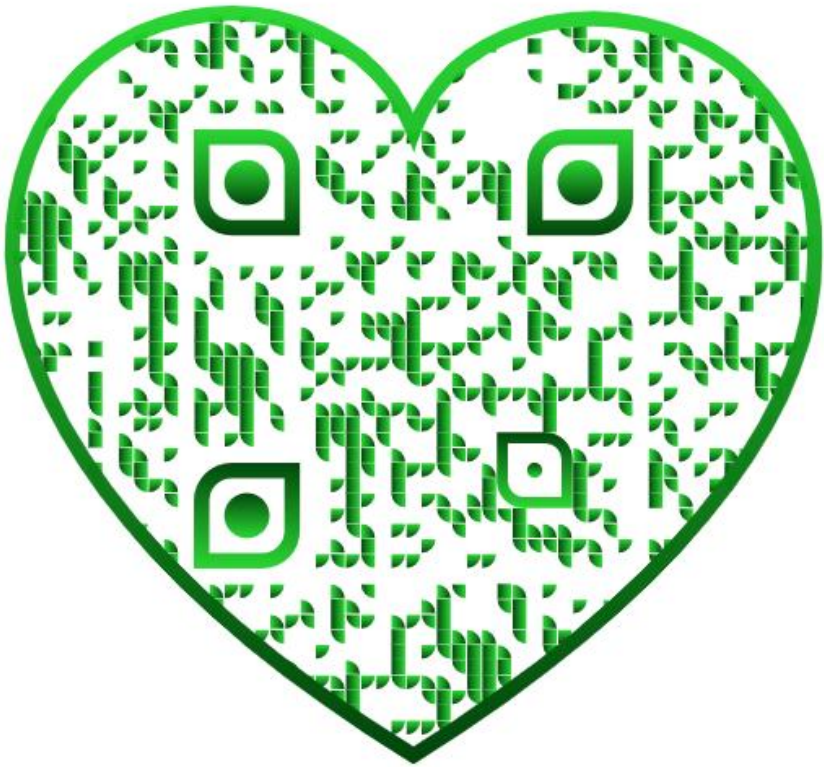
BRISAC

Geneviève Brisac

À l'amie des sombres temps

Lettres à Virginia Woolf

NiL



BRISAC

Geneviève Brisac

À l'amie des sombres temps

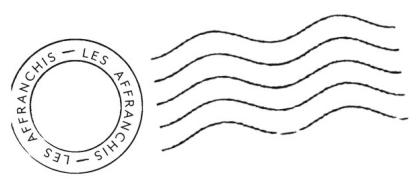
Lettres à Virginia Woolf

NiL

Geneviève Brisac

À L'AMIE DES SOMBRES TEMPS

Lettres à Virginia Woolf pour lui donner de nos nouvelles et prendre des siennes



NiL

Collection créée
par Claire Debru

La collection « Les Affranchis »
fait cette demande à l'auteur, à l'autrice :
« Écrivez la lettre que vous n'avez jamais écrite. »

Les extraits des textes de Virginia Woolf sont tirés de :
Journal intégral, © 1981, 1982, 1983, 1985, 1986, 1987, 1989, 1990, 2008, éditions Stock pour la traduction française.
Les Vagues, © 2020, Le Bruit du temps pour la traduction française.
Ce que je suis en réalité demeure inconnu. Lettres (1897-1941), © 2010, éditions Points pour la traduction française.
Flush, une biographie, © 2015, Le Bruit du temps pour la traduction française.

© NiL éditions, Paris, 2022

Conception couverture : Joël Renaudat/Éditions Robert Laffont

EAN : 978-2-37891-160-7

NiL éditions, 92, avenue de France 75013 Paris

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Suivez toute l'actualité des Éditions NiL sur
www.nil-editions.fr

Sommaire

Titre

Collection créée par Claire Debru

Copyright

Première lettre - Les indices

Lettre deux - À l'amie qui m'a si souvent sauvé la vie

Lettre trois - À propos des lettres

Lettre quatre - Chère…

Lettre cinq - Une affaire de fleurs

Lettre six - Encore un mot sur la maladie

Lettre sept - Algues et coquilles de crabe

Lettre huit - 28 mars, à propos du pouvoir et de la violence

Lettre neuf - Les trois sœurs

Lettre dix - Ah, cette chambre à soi !

Lettre onze - Gagner la guerre

Annexe

- Le Monde, 1982
- Sources des citations

Première lettre

Les indices

J'ai posé sur ma table de travail les indices qui me poussent à me lancer dans cette aventure : vous écrire pour vous donner de nos nouvelles, de mes nouvelles, et prendre des vôtres.

Ma table : c'est une table en bois foncé, face à la fenêtre. Dehors, grand soleil. À ma gauche, j'ai posé une photo de vous, une photo un peu énigmatique, un peu Joconde. Vous faites un demi-sourire, et vous avez un regard magnifique, rempli de questions. Vous devez avoir quarante-cinq ans.

J'ai disposé aussi un petit pot à crayons, un carnet bleu.

À ma droite, quelques fleurs, des jonquilles, ces jonquilles qui vous ont inspirée si souvent, avec leur intrépidité de premières fleurs du printemps. (Après les crocus et les primevères, que nous adorons toutes deux.)

Il n'y a pas de littérature sans gestes superstitieux. Ils sont désir de croire que les vies ont un sens, et que les mots le portent, envers et contre tout. Des gestes rituels qui témoignent aussi du caractère sacré de l'art.

Mais voici un indice paradoxal : je ne retrouve plus un vieux papier jauni, un exemplaire du journal *Le Monde* de 1982, un souvenir de ma première tentative pour vous approcher, moi qui suis timide. C'était une interview imaginaire, adaptée donc à mon caractère craintif.

Préférer le rêve à la réalité, la rencontre de papier à toute autre, je suis ainsi. Du moins je le fus longtemps. Même la timidité s'use. J'ai moins peur des humains, aujourd'hui.

Je vous avais donc posé de rapides questions, et vous aviez répondu avec votre générosité habituelle, partageant avec moi vos

pensées sur la vie : C'est une bordure de trottoir au-dessus du gouffre. Je n'ai jamais trouvé meilleure définition du vertige de vivre.

Pour décrire les humains, une image vous revient souvent : nous sommes des vaisseaux scellés, remplis de trésors, mais impénétrables, et voguant de conserve. Vous évoquiez vos amis de Bloomsbury, une source constante de votre inspiration : les amis sont des morceaux de nous-mêmes, en perdre un ressemble à une amputation ; un petit pan de vie partagée s'effondre.

Enfin, vous m'aviez parlé de Leonard Woolf, votre mari qui fut souvent calomnié, comme vous le fûtes vous-même, et je veux vous en demander pardon au nom de plusieurs générations. On lui a reproché de trop vous protéger, et aussi de ne pas avoir su vous soigner.

Dans cet entretien, vous évoquiez la promesse que vous vous étiez faite tous deux d'inventer un mariage différent, libre et léger, où ni lui ni vous ne serait un boulet pour l'autre. Vous ne disiez pas exactement boulet, mais j'avais adoré.

Alors il est temps de vous écrire. De vous dire tout ce que je vous dois. Cette formule si belle est de vous, je vous le signale, et je l'adore.

Il est plus que temps de faire appel à vous pour comprendre le chaos où nous sommes plongées. À votre intelligence, à votre vision. Car visionnaire, toujours vous le fûtes.

Je rassemble mon courage, pour vous interroger sur la vie – ce grain de raisin irisé, dites-vous –, sur le destin, l'amour, les femmes, sur l'amitié, la guerre aussi, qui nous frappe, et sur quoi vous avez tellement réfléchi et tant écrit.

Je rassemble mes forces, mon stylo court sur la feuille.

À demain.

P.-S. Puisque, comme moi, vous croyez aux signes, vous ne serez pas étonnée d'apprendre que j'ai retrouvé des lambeaux de cette interview inventée il y a quarante ans pour les cent ans de votre naissance, en 1982.

Oui, quarante ans ont filé.

Oh comme c'est étrange de vous relire, de nous relire.

Tout est pareil – n'ai-je donc rien appris ? – et tout est différent. J'en sais tellement plus et c'est comme si cela ne servait à rien, cette intense fréquentation, trente ans à penser à vous tous les jours ou presque, et je ne vous connais toujours pas, et je tremble quand je dois

vous décrire à des gens qui n'ont jamais entendu parler de vous. Qu'en pensez-vous ?

Cet entretien imaginaire est comme une butte-témoin de nos marées montantes et descendantes, des flux qui nous traversent, nous ont traversées, nous traverseront. J'y reviendrai, bien sûr.

C'est aussi la démonstration accablante et glorieuse de ma manière de tout oublier. Je savais, je n'ai plus su, ni même su que je savais. Vous relisant, je sais à nouveau.

Je vous offre ce bon et beau sujet de réflexion.

Geneviève

Lettre deux

À l'amie qui m'a si souvent sauvé la vie

J'ai l'air de parodier un livre d'Hervé Guibert. Tant pis ou tant mieux. Il évoquait son ami Bill qui ne lui avait pas sauvé la vie.

Je veux au contraire vous remercier pour toutes les fois où vous avez sauvé la mienne et celle de tant d'autres femmes.

N'est-ce pas étrange de la part d'une personne qu'on a trop souvent dite folle, qui a mis fin à ses jours, et dont nous savons les combats magnifiques contre cette souffrance, si bien décrite dans le *Journal*, et dans vos deux livres, *Mrs Dalloway* et *Les Vagues* ?

Justement.

Je veux vous raconter une petite histoire à ce sujet.

Il y a quelques années, un film est sorti sur les écrans, il s'appelait *The Hours*. Il mettait en scène une femme, Mrs Brown, madame Tout-le-monde, une femme imaginaire que vous avez inventée, la lectrice que vous appeliez de vos vœux. L'amie lectrice en quelque sorte.

Mrs Brown prend une chambre d'hôtel et une boîte de comprimés pour mettre fin à ses jours. Et puis, allongée sur le lit, elle lit un livre de vous*, Mrs Dalloway*, qui raconte la journée d'une femme partie acheter des fleurs pour une fête qu'elle donne le soir même. Elle le termine, le referme. Et soudain elle veut vivre.

Évidemment, en sortant du cinéma, des centaines de femmes ont voulu acheter ce livre magique. Ce *feel-good book* comme on dit.

Il n'était à l'époque pas disponible, les éditeurs le jugeant peu commercial. Il fallut le réimprimer. Ce qu'on fit. Et les ventes s'envolèrent. Hélas, ce n'est pas votre livre le plus facile, il se mérite, comme on dit. C'est vrai de tous les grands livres, je crois, on néglige trop cette vérité aujourd'hui.

Mrs Dalloway fut abandonnée en route par beaucoup de femmes

étonnées et déçues. C'était donc cela le livre qui redonnait le goût des choses ?

Heureusement, les lectrices ont ensuite trouvé avec *Instants de vie*, *Une chambre à soi*, ou encore votre *Journal*, des pages plus faciles d'accès, des mots plus immédiats. Et sans doute, car c'est en lisant qu'on devient liseron disait Raymond Queneau, sont-elles devenues capables de jouir de la beauté, de la puissance du suspense romanesque de *Mrs Dalloway*.

Mais l'essentiel est ailleurs, dans cette image du livre qui détourne de la mort, qui dissipe le sentiment d'insignifiance, de vanité de toute chose.

À quoi tient ce pouvoir, le vôtre ?

À votre humour d'abord, car vous êtes une sale moqueuse.

Vous vous moquez de tout et de tout le monde, comme le font les dessinateurs des journaux et des BD.

Les petits yeux de cochon de votre demi-frère George, les joues rouges de Christopher Isherwood, votre propre snobisme, les petites méchancetés sordides du poète T. S. Eliot, tout y passe.

On pourrait penser que ce n'est pas du tout consolant, mais si, ça l'est. Parce que la vie et le rire, c'est la même chose.

Je me souviens de ce jour où, hospitalisée, j'ai eu enfin droit à des livres. J'ai demandé des livres drôles. Des livres d'histoires drôles, comme on dit, des recueils de blagues juives, des romans anglais pince-sans-rire, comme ceux de Saki.

J'étais petite, je ne vous connaissais pas encore.

C'est plus tard que vous m'avez sauvé la vie.

Geneviève

Lettre trois

À propos des lettres

Je veux, avec vous, être dans la vraie vie, celle qui gît dans les inflexions de voix, les détails, les digressions, la liberté et la sauvagerie des mots, le coq-à-l'âne.

Nous avons tant à nous dire, j'ai tant de choses à vous raconter. Mais je ne voudrais pas vous peser. Peser sur les autres, notre commune hantise. Ce boulet dont nous parlions.

L'eau a coulé sous les ponts.

Et j'ai le sentiment merveilleux d'avoir, durant toutes ces années, continué à recevoir de vos nouvelles, sous forme précisément de lettres.

C'est moi qui ne vous écrivais plus.

J'ai donc étalé sur ma table ces milliers de missives dont vous avez ponctué la vie. Votre vie. Ma vie. Trente-cinq mille lettres disent les uns, cinq mille disent les autres. Il me semble que la vérité doit se situer entre les deux.

Les lettres, quel sujet ! Vous y avez beaucoup réfléchi, lors de vos longues matinées à Monk's House, près de Rodmell, canton de Lewes, dans ce sud-est de l'Angleterre que vous avez tant de fois exploré avec le prétexte, justement, d'y trouver une maison qui vous convienne, qui vous ressemble, qui ne soit pas trop luxueuse – non, vous n'êtes pas si riche que certains l'imaginent, surtout aujourd'hui où le soupçon de classe et la jalousie tous azimuts font rage.

Je vous en reparlerai, de ces prises d'otages, de ces préjugés féroces, de cet ostracisme dont vous êtes parfois la victime paradoxale aujourd'hui.

Bref, vous visitiez le Sussex pour y trouver le bon refuge, la maison idéale. Cela vous amuserait de savoir qu'aujourd'hui d'anciens

fermiers, las de cultiver une terre argileuse, ont procédé à un retour à la sauvagerie et tentent avec succès de réintroduire des bêtes sauvages, des grands cerfs, des cochons roux, toutes sortes d'espèces qui ramènent avec elles des papillons disparus, des phalènes. L'un de ces fermiers se nomme M. Ramsay. Cela m'a fait sourire. M. Ramsay, comme dans *La Promenade au phare* ! M. Ramsay, l'incarnation du *mansplaining*, celui qui sait que demain il pleuvra et prive son fils de promenade en mer.

Vous en avez souvent discuté – des lettres, pas des maisons – avec la bande de Bloomsbury. Vous avez toujours su (quelle leçon pour moi qui suis si désordonnée) vous fixer un emploi du temps précis – une routine disent les Anglo-Saxons, et j'aime ce mot, accentué longuement, *routeeeeen* – et vous tenir à cette routine.

Et, réfléchissant à cet emploi du temps, vous vous demandiez : écrire des lettres, n'est-ce pas perdre son temps ? N'est-ce pas le voler au roman, par exemple ? Ou à la vie, tout bêtement ?

Lectures, promenades, rédaction d'articles, rédaction du *Journal*, écriture des romans, tout cela a toujours été soigneusement réparti dans votre journée. Et en plus de tout cela – en trop presque –, donc, les lettres : du temps pris sur le travail et sur le repos. De la dispersion, cette hantise des artistes.

Vous avez raison, quelle activité étrange que la correspondance !

Écrire des lettres qu'on jette dans des boîtes jaunes le plus souvent sales et taguées, dont on se demande si elles seront visitées par un facteur attentionné. Chez vous, des boîtes rouges.

D'ailleurs c'est peut-être pour cela qu'on en publie tant aujourd'hui sous forme de livres. Les lettres sont en voie de disparition, les lettres d'amour et les autres. On ne prend plus le temps, on est impatient. On a tant de choses à faire et si peu de temps pour les accomplir. Il y a tant d'électricité dans l'air et tant de gens partout, il faut courir, courir dans la rue, sur le quai des gares, sur les tarmacs, dans les escaliers du métro. Tout le truc avec les lettres, c'est le temps immobile. Le temps d'écrire, celui d'envoyer, le temps d'attendre le courrier, je suis déjà descendue cent fois aujourd'hui, oui, comme nous avons le temps de désespérer du temps !

Personne ne me répondra donc jamais ?

Quand on pense aux lettres d'amour, on pense d'abord à celles qu'on a reçues, ou qu'on n'a pas reçues.

À celles qu'on a envoyées, et regrettées aussitôt. À celles qu'on aurait aimé recevoir. On pense ensuite à celles qu'on a écrites et jamais envoyées.

On ne sait pas ce que l'on va écrire, et brusquement le stylo se met à courir sur la feuille, le réel se déplie, le temps s'arrête. Derrière le rien à dire, un monde se déploie, fait de souvenirs, de faits minuscules mais essentiels, de sensations fugitives, d'émotions.

J'ai sorti de leur rayon vos lettres rassemblées désormais en volume. Il en manque sans doute, mais quel bonheur !

Et je comprends mieux ce que c'est que la correspondance : une tentative de diminuer la douleur des ruptures, même les plus infimes, une façon d'installer comme une basse continue de nos vies, une manière d'inventer un monde commun, où les mots ont le pouvoir. Et les pensées. Et la chaleur que tisse la parole. Nous aimons lire et écrire des lettres, nous adorons les correspondances, parce que c'est l'essence même de la littérature : une évasion, un art, un compagnonnage, des fils qui jamais ne se rompent entre soi et soi, entre soi et les autres, une continuité qui apaise l'angoisse, ce vertige dont nous parlions.

Au début, il n'y a rien à dire. C'est ce que ressentent les enfants obligés d'écrire depuis la colonie de vacances.

Cher papa, chère maman, tout va bien, je mange bien, je me suis fait une copine. Gros baisers.

La plupart des enfants détestent les lettres. Ils veulent retourner jouer. Ils veulent retourner vaquer à leurs affaires. Ils détestent penser à des gens qui ne sont pas là. Car c'est cela une lettre : mettre en scène un manque, une absence, une séparation, un fossé. Un silence. Les lettres creusent et adoucissent pourtant l'absence, c'est le mystère du langage.

Enfant, contrairement aux autres, j'écrivais des lettres intenses à ma mère, qui pourtant était dans la maison, et j'attendais derrière la porte qu'elle vienne se coucher, les trouve sous son oreiller, et pousse un cri de joie. Oui, j'espérais un cri de joie. Ou, en tout cas, d'étonnement heureux. Rien de tel n'arrivait jamais. Rien ne se passait. Rien. Pourquoi ? Le mystère reste entier à mes yeux. N'en parlons plus.

Les lettres innombrables que vous avez cachetées et décachetées – drôle de mot – tous les jours de votre vie me semblent écrites et reçues à la volée, dans l'impatience, la bousculade, et une certaine

inquiétude aussi, que je rattache à cette attente ancienne. Un sentiment que vous connaissez. Vous l'évoquez en parlant de ce journal, *Hyde Park Gate News*, que vous rédigiez avec votre sœur aînée Vanessa et votre grand frère Thoby. Vous y mettiez en scène toute la famille, croquiez les invités et leurs manies, dessiniez tout le monde, inventiez des devinettes. (C'est essentiel, les devinettes, dans les petits journaux.) Vous posiez ce précieux *Hyde Park Gate News* sur le plateau du petit déjeuner de votre mère, et, en tremblant d'excitation et de peur aussi, de peur d'avoir été trop loin, vous attendiez son verdict.

Comme on attend la réponse à une lettre.

Une lettre : les phrases filent, les idées se télescopent. Le coq-à-l'âne devient figure de style. Il s'agit d'attraper la vie, de consoler quelqu'un, de raconter vite, vite, un dîner, une histoire, un problème littéraire, une grippe – ah la grippe ! –, de poser un tas de questions, vas-tu bien ? es-tu heureuse ? qu'as-tu pris au petit déjeuner ? et au dîner ? t'es-tu fait couper les cheveux ? es-tu amoureux ? as-tu rencontré quelqu'un…

Mon cher Quentin, osez-vous écrire à votre neveu, je désire tellement recevoir une lettre de toi que je t'écris la première, même si je sais très bien que ce n'est pas mon tour, même si je devrais être en train de lire un tas de manuscrits épais comme la main. Et vous imaginez les auteurs desdits manuscrits prêts à vous enfoncer un couteau dans le dos pour se venger de votre lenteur. Toutes ces personnes dont la vie dépend de mon verdict, ricanez-vous, c'est dur pour moi !

Et, à toute vitesse, dans un tourbillon de blagues et d'autodérision, vous réglez leur sort aux voisins, aux amis, vous colportez des nouvelles, des ragots, Nessa a eu un succès énorme, l'aristocratie s'arrache les yeux, se crêpe le chignon pour avoir ses toiles, mon avant-propos a suscité une fureur générale à cause de son indécence.

Vous savez qu'on s'est souvent servi contre vous de ces blagues acérées ? On vous a reproché de n'avoir pas de cœur, d'être sans pitié. Alors que vous ne faisiez qu'épingler l'hypocrisie et la vanité.

Alors que vous faisiez le clown pour distraire vos amis. Et quel meilleur antidépresseur que les ragots, les histoires…

Les lettres, ce n'est pas tout à fait du travail et pas tout à fait du loisir. D'ailleurs, il y en a de toutes sortes. Et elles ressemblent toujours un peu à la personne à qui elles sont destinées, comme dans la vie : chacune de nous a une personnalité unique pour chacun de ses interlocuteurs ou de ses correspondantes. Une petite intonation. Il y a des gens qui vous rendent plus intelligente, et d'autres plus cruelle, et d'autres encore plus bavarde. Ou plus vantarde. Ou même menteuse. Tu exagères toujours, vous disait votre sœur Vanessa.

Je sais. Moi aussi, j'exagère toujours.

C'est paradoxalement pour être écoutée, pour être entendue. Pour qu'on accorde de l'attention à ce que je dis. Alors que c'est tout le contraire. Tu exagères toujours, dit l'ami, le parent, la sœur, en haussant les épaules. Et cela veut dire : tu mens.

Il y a des lettres suppliantes, donnez-moi de vos nouvelles ! et d'autres écrites pour consoler, pour partager : non vous n'êtes pas seule.

Comme dit Bernard, qui est l'un de vos porte-parole dans ce miracle, *Les Vagues*, les lettres sortent du bec de la théière comme un jet brûlant, comme de la vapeur. Peut-être aspirent-elles une partie des mots qui devraient être préservés pour le livre, mais cela n'a pas d'importance, car la mesquinerie, la radinerie et l'esprit comptable ne font pas les bons écrivains.

Ce que j'aime plus que tout, c'est votre manière de tester vos idées sur vos correspondants.

Tiens, je viens de retrouver une de vos lettres de 1935 au jeune Stephen Spender sur D. H. Lawrence.

Les artistes vivants, dites-vous, me font l'effet de gens qui chantent trop fort dans la pièce à côté. Ils m'exaspèrent, ils me font perdre le fil, je veux chanter mon morceau à moi ! Et mon horreur du didactisme m'oblige à donner de la voix !

J'adore votre sincérité.

Et cette horreur du didactisme me fait réfléchir à ce que nous vivons en 2022. Car la mode, comme en 1930, et probablement pour les mêmes raisons historiques – une aggravation des tensions politiques et sociales, un horizon noir sur toute la planète, des menaces innombrables –, est aux romans réalistes, à la littérature didactique.

La critique se méfie de qui parle du plus profond de soi.

Comme le disait Marcel Proust, c'est un tort : quand on fait cela de façon désintéressée pour tâcher de découvrir des vérités objectives, on fait la seule chose qui ait jamais servi aux autres. Les gens qui pour intéresser les autres écrivent en pensant aux autres sont comme les gens qui croient écrire pour les enfants.

Je relis ce que vous avez écrit au pauvre Stephen Spender : « N'oubliez pas d'éviter la littérature intentionnelle, car les mots justes ne viennent que lorsque vous êtes quasiment inconscient, et l'inconscience elle-même ne vous vient que lorsque vous avez été maltraité et ballotté par la vie. »

Je recopie cette phrase dans mon cahier. Je l'apprends par cœur.

Là réside la vraie honnêteté, la vraie humilité.

Demain, nous partons à Guéret, quelques amies et moi, pour des rencontres. Cela s'appelle : Sur les grands chemins avec Virginia Woolf. Nous parlerons de vous.

Je vous raconterai.

Geneviève

Lettre quatre

Chère…

La question cruciale que je me pose, c'est comment vous appeler.

Chère Virginia. Ou *Chère Virginia Woolf* ?

Oui, cette dernière formule est la meilleure, j'écrirai *Chère Virginia Woolf*. Je déteste cette fausse intimité du simple prénom, qui cache le plus souvent une vraie indifférence.

Et puis, trop de personnes de ma connaissance se permettent de vous appeler *Virginia,* je m'en suis aperçue à Guéret lors de ces rencontres que je veux vous raconter bientôt.

On vous appelle parfois même *Jinny,* comme le faisait votre famille quand vous étiez enfant.

J'ai fait l'expérience de cette sorte de surnom qui prétend à la tendresse et arrime la petite personne à un personnage qu'elle n'a jamais choisi.

Jinny la boudeuse, Jinny la cadette aux gestes vifs de petite guenon jalouse, accrochée aux jupons de Vanessa, sa sœur aux larges épaules, ou de sa demi-sœur, la belle Stella aux yeux si bleus.

Vous appeler Jinny ! Pourquoi pas ouistiti, moineau ou mandrill, pendant qu'on y est ?

Ou ma petite chèvre, comme vous nommait Julia, votre mère. Tiens-toi droite, ma petite chèvre.

Ce sera *Chère Virginia Woolf*, c'est décidé.

Car, voyez-vous, je n'ai pas observé qu'on ait jamais appelé Flaubert par son prénom, encore moins par un diminutif, *my dear Gus*, ni dit Honoré quand on citait Balzac. Et encore moins *cher Nono*.

Quant à Stendhal, la plupart d'entre nous ne savent même pas qu'il avait un prénom. S'appelait-il Bernard, ou Philippe, ou encore Bruno ? N'est-ce pas le comble de l'élégance ?

Car cette familiarité – *ma petite Jinny* – ressemble à un défaut d'estime, à un manque de respect, à un trop peu d'admiration, caché sous les auspices de l'affection et de l'amour. De l'intimité. Je connais quelques écrivains qui m'appellent *ma petite Geneviève*. Je n'aime pas qu'on me nomme ainsi.

Petite, point ne le suis.

Ma chère Virginia serait possessif. Et cette possessivité est une propension bien trop répandue. Un des traits de votre œuvre est de susciter le désir d'identification de beaucoup d'écrivaines manquant de certitudes. Apprenties vivantes menacées par le gouffre et le néant.

Combien furent-elles à marcher dans vos pas, vous qui pensiez : Nous marchons seules.

Et cela, il ne le faut pas. Vous avez raison, nous marchons seules. Il faut seulement le savoir et l'accepter. Et alors tout devient différent.

Assez de digressions, il faut que je me mette à mon récit de ces journées à Guéret.

Sachez que nous avons terminé par une cavalcade bovine.

Un cortège assez réduit, mais réel, suivait une vache monumentale et un jeune taureau gigantesque – pardon, je n'ai pas retenu leurs noms – et de jolies banderoles où l'on pouvait lire :

HONNEUR À VIRGINIA WOOLF

J'ai des photos, vous devez me croire.

Geneviève

HONNEUR À
VIRGINIA WOOLF
BRISAC

Lettre cinq

Une affaire de fleurs

Chère Virginia Woolf,

Écrire une lettre à une personne que l'on admire, à quoi ça rime ? Ne serait-ce pas comme tirer sur le bas d'un manteau pour attirer l'attention ? L'admiration, comme l'amour, peut être encombrante pour le destinataire.

Il s'agit de vous remercier, oui, sans hésiter, mais ne devrais-je pas m'interroger sur cet élan ?

Vous l'avez souvent dit : on écrit pour savoir ce que l'on pense, et c'est ce que je veux faire. Ne plus m'économiser – on le fait trop. Ne plus avoir peur. À quoi bon ?

L'élan, celui qu'on éprouve tandis qu'on procrastine : lui écrirai-je ou ne le ferai-je pas ? Ne sera-ce pas ridicule ? ma lettre finira-t-elle au panier ? L'élan faiblit dans cet écart et s'éteint tristement, comme font les chandelles, et les vies.

Il ne reste plus que le non-sens de tout.

J'y pense depuis des semaines, à ce que je vous dois, à ce que nous vous devons. Oser être soi-même, disiez-vous souvent. Cela recouvre bien des choses.

J'ai donc décidé de vous dire ce que nous vous devons, sans avoir peur du ridicule, car c'est bien la chose dont il ne faut pas avoir peur, si l'on veut écrire.

Je veux vous raconter aussi ce que nous devenons, car bien des choses de nos vies ont changé depuis le jour sinistre de votre disparition, le 28 mars 1941, il y a presque quatre-vingts ans.

Par exemple et pour commencer, puisque nous vivons des jours

sombres, des jours obscurs, incompréhensibles à nous-mêmes, de claustration que nous nommons confinement, je voudrais vous parler de maladie.

Mais peut-être d'abord de fleurs.

Oui, c'est bien de commencer par les fleurs.

Je vous dois de savoir qui elles sont. Comme vous l'écrivez dans cette *Esquisse du passé* à laquelle je reviens toujours, un dessin invisible est caché sous la ouate de nos jours, sous la ouate de la vie quotidienne. Il apparaît soudain, dans sa vérité, pendant que l'on contemple, sans y prendre garde particulièrement, une fleur et la terre autour, formant un ensemble qui donne envie de dire : tout y est, comme on dirait youpi, ou *eurêka*, j'ai trouvé.

Une fleur et la terre autour : contrairement aux animaux qui sont des êtres de chair et de sang, qui sont nés et qui vont mourir un jour, les fleurs naissent, mais ne meurent pas – elles se perpétuent et resurgissent. Il y a une sorte d'immortalité des plantes et d'indifférence à leur propre condition. Pas de compétition du côté des bouquets… Et c'est ce que nous rappellent de manière paradoxale les fleurs coupées.

Tout y est. La vie qui gagne contre la mort. Pour se perdre à nouveau.

C'est munie de cette certitude que je marche, malgré la pluie froide, malgré le couvre-feu qui plane, menace certaine, malgré l'interdiction de sortir de chez soi, vers la boutique du fleuriste. Je pense à un bouquet de fleurs exubérantes et somptueuses, à de grands bouquets dodelinants.

Grâce à vous, Virginia Woolf, aucune d'entre nous ne courbe plus la tête en parlant de ses escapades du côté des fleurs. Nous n'en avons plus honte.

Chaque fois que je passe le seuil de la boutique du fleuriste – un lieu qui n'a pas de nom, tiens ! –, chaque fois que je suis assaillie par des flots de couleurs, celles des renoncules jaunes, des anémones rouges, des eucalyptus véronèse, des roses de Noël qu'on nomme ellébores, des pivoines écarlates comme des joues, chaque fois que je redécouvre les minuscules têtes de petites marguerites au nom inconnu, quand les odeurs de lilas et de seringa m'étourdissent, je me répète cette phrase :

« Mrs Dalloway dit qu'elle achèterait les fleurs elle-même. »

C'est une phrase aussi importante pour moi que la phrase inaugurale de Moby Dick. « *Call me Ishmael.* »

« Appelez-moi Ishmael. »

Les fleurs… Quand j'étais petite, nous faisions des combats de violettes et de muguets. Deux armées se faisaient face. C'était notre version des fleurs. Des fleurs combattantes, en lutte contre ce qui nous apparaissait comme une menace de niaiserie bien féminine. On dit bien partir la fleur au fusil, ce qui veut dire être désarmée et vaincue d'avance. Et naïve aussi. Car qui s'intéresse aux fleurs ? À leur non-sens ? Les femmes justement. Longtemps elles en reçurent en signe d'amour, en hommage à leur beauté, gratuite et périssable comme celles des fleurs coupées. Ce temps n'est plus, je vous en avertis. Il y a bien la rose obligatoire de la Saint-Valentin. Ce jour-là, il n'est pas rare d'entendre un monsieur déclarer qu'il est bien obligé, sinon son oubli va lui coûter cher toute l'année.

Je reçois parfois un petit bouquet.

Je cherche qui est l'envoyeur, pleine d'un espoir secret et enfantin : être l'objet d'une passion inconnue. C'est toujours une envoyeuse, faisant porter les fleurs qu'elle aurait aimé recevoir. Un geste d'amitié.

Au XXIe siècle, chère Virginia Woolf, ce sont bien souvent les femmes qui offrent des fleurs. Cela ne vous déplairait pas. Il arrive même qu'elles s'en offrent à elles-mêmes.

Peu d'hommes pour en recevoir : certes, nous sommes en train de changer cela. Car envoyer des fleurs est une marque de gratitude.

Mais retournons aux maladies. Ce sont les femmes, comme de votre temps, qui accompagnent les malades à l'hôpital, leur rendent ensuite visite, consolent les proches, restent au chevet des agonisants. Je trouvais cela affreux quand j'étais enfant, d'autant que c'était obligatoire pour les petites filles.

Aux alentours de Noël, nous enfilions nos moufles et nos anoraks à capuche bordée de fourrure synthétique et soyeuse, et nous partions en expédition pour l'asile de vieux qui ne se nommait pas encore Ehpad. Nous apportions des présents que nous avions confectionnés. J'aimais à fabriquer les cadeaux : des macarons ratés, des napperons brodés, des sablés aux raisins trop cuits, des soucoupes en céramique. En revanche, je détestais les apporter aux vieilles personnes. Pourquoi les garçons étaient-ils dispensés ?

Parce qu'ils sont brusques et moins sensibles que toi, répondaient les adultes. Parce qu'ils ont mieux à faire.

Mieux à faire : étudier par exemple. Faire des découvertes utiles à l'humanité. Parce qu'ils sont égoïstes et qu'on n'y peut rien. Cet égoïsme servant normalement à favoriser lesdites découvertes à faire pour sauver l'humanité.

C'est du pipeau, bien sûr. Cet égoïsme ne sert absolument à rien, sinon à être dispensé de ce que l'on n'a pas envie de faire. C'est une vieille habitude. Vous avez écrit une nouvelle indépassable sur ce sujet. Elle s'intitule *La Société.* Je peux vous entendre rire, et même ricaner tandis que vous la rédigiez. Je ne vais pas vous la raconter, c'est dommage, car j'adore le faire !

Retournons à ces Noëls maudits.

Je souhaitais alors – à l'époque de l'asile de vieux – qu'on découvre mon insensibilité dérogatoire de corvées, ma brusquerie, ma brutalité même. Mon égoïsme assorti à mes futures grandes découvertes.

Parce que je n'aimais pas les vieux. J'en avais affreusement honte, mais comment me le cacher ? C'était déjà incommode de le cacher aux autres, à mes condisciples qui m'auraient dénoncée ou pire.

Et puis je voulais être libre et devenir une grande savante. Être donnée en exemple de mon vivant, et être enterrée au Panthéon après ma mort, en fanfare, entourée par une foule en deuil.

Mais je voulais surtout étudier tranquille, sans corvées humanitaires et hypocrites.

J'ai changé bien sûr. J'ai changé quand ces visites n'ont plus été obligatoires, ni si explicitement attachées à la religion, et aux religieuses au menton piquant et aux yeux larmoyants. Aux bonnes œuvres, à la charité qui pour moi eut toujours une odeur dégoûtante.

J'ai changé quand j'ai compris que le temps est élastique, alors que l'égoïsme ne l'est pas. Ni la mort non plus. La mort est la chose la moins élastique qui soit. On a toujours du temps, quand on le décide, pour faire une chose en plus, écrire une lettre par exemple, ou faire une visite, ou s'occuper d'un enfant, ou appeler une amie. Cela n'empêche aucunement l'étude, ni les découvertes, qui obéissent de toute façon à des règles inconnues.

Cela dit, avouons qu'on ne me doit à ce jour aucun remède

miracle, aucune grande découverte.

Et puis, comme vous, j'ai fait l'expérience de ce que l'on cache le plus : l'expérience de la maladie. Je l'ai faite tardivement. Enfant, je n'étais jamais malade, et je le déplorais, car je m'imaginais bêtement que souffrante, je serais plus intéressante.

Cesse de faire ton intéressante, on nous l'a seriné à toutes les deux, assez efficacement, non ?

Donc : mes sœurs avaient été opérées des végétations, cela m'avait paru génial, aussi génial que la retraite de préparation de la communion, à laquelle je n'avais pas eu droit non plus. Vous me direz, chère Virginia Woolf, que vous décelez là une tendance à l'envie.

Je le reconnais. Mais ce trait antipathique relève aussi de ce don maudit, l'imagination. J'imaginais avec exaltation le gaz hilarant et le sorbet à la framboise que mes sœurs avaient reçus. Pourquoi en avais-je été privée ?

C'est des mystères et des silences des personnes malades que je veux vous parler, chère Virginia Woolf.

Marcel Proust, que vous admirez autant que je l'aime pour sa pensée aussi subtile que la poudre d'aile de papillon, dit que c'est un état qui organise son temps d'écriture, la nuit, mais il ne parle pas de ses sensations de malade comme vous le faites, vous. Personne ne le fait. C'est d'autant plus étonnant que la maladie est, comme l'amour, la chose la mieux partagée. De l'amour, dites-vous, nous parlons sans cesse. De la maladie jamais.

Cet oubli est lié à l'état dans lequel la fièvre et les douleurs nous ont placées. Cette faiblesse amène avec elle l'amnésie. Mais c'est vrai également de l'amour. N'est-ce pas de là que naît la poésie ? N'écrit-on pas avec ce que l'on a oublié ?

La maladie des maladies, impersonnelle et universelle, banale et mortelle comme la vie, c'est la grippe et ses fièvres. La grippe. Sournoise. Ces temps-ci la grippe a été supplantée par une concurrente plus jeune et plus dynamique, l'infection due au coronavirus, roi des virus, familièrement appelée Covid-19.

Rien qu'à comparer ces deux mots, on voit une modernisation sonore, les cellules souches et les acronymes sont passés par là.

Mais l'effet est le même. On n'y croit pas, et soudainement l'horizon s'obscurcit et disparaît. Pas comme dans un accident. Pas du

tout.

Lors d'un accident, on a le temps de se dire non, cela n'est pas en train de m'arriver, on essaie de rebrousser le temps, juste une seconde, de se dire : je n'ai rien. Avec la grippe ou la Covid-19, notre ennemie du jour, c'est la fièvre qui alerte, la fièvre soudaine qui vous jette sur le flanc, sans forces et sans plus de pensée qu'une limace. Et autre, tellement autre, cerveau obscurci, regard trouble, volonté anéantie. Résignée à succomber aux coups répétés qui frappent on ne sait pourquoi, et d'on ne sait où.

Vous parlez de chamboulement spirituel, de chênes intérieurs déracinés, du corps qui devient un étranger soudain, et même un ennemi.

Pour décrire une migraine, les mots font défaut. Malades, nous sommes des déserteuses, et c'est parfois la seule manière de faire faux bond au monde réel. La seule manière d'accéder à un état contemplatif, indifférent. La seule manière de sortir du jeu pour regarder passer les nuages. Ce qui nous ramène aux fleurs. À leur dédain. À leur obstination immobile.

La maladie, les fleurs, l'âge. Vous m'avez appris à les aborder autrement, avec une curiosité que je ne me connaissais pas.

La curiosité. Voici un de nos mots chéris. Sans curiosité, mieux vaut mourir tout de suite.

S'intéresser à ce qui se passera plus tard. S'intéresser à ce qui arrive aux autres, et qui est obscur. S'intéresser à eux – comment vas-tu ? –, etc.

Chaque fois que je dis adieu à Roger, écrivez-vous, je tremble en me disant que c'est peut-être la dernière fois. Et vous remarquez qu'on devrait se dire cela sans cesse, à chaque séparation.

Il y a une scène que j'adore, c'est un petit déjeuner. Vous êtes très forte en petits déjeuners. Comme Truman Capote, un écrivain que j'admire et que vous n'avez malheureusement pas connu, car vous l'auriez aimé comme vous avez aimé Christopher Isherwood, ses bonnes joues et son talent de vipère.

Donc Truman, qui s'appelait vraiment Truman mais pas Capote, disait que le petit déjeuner est la marque de l'attachement à l'enfance, qu'elle ait été douce ou cruelle. La sienne avait été dure.

Saviez-vous que son vrai nom était Persons ?

Bref, revenons à nos moutons et à notre théière du breakfast.

Tout le monde est encore un peu endormi. Arrive votre neveu, le fils de Vanessa, ce jeune homme que vous aimez tant, Julian.

Et vous lui demandez de ses nouvelles en souriant.

What's up, quoi de neuf ce matin ?

Les conversations de petit déjeuner sont les plus intéressantes parce qu'elles restent hors du temps, tout en jaillissant des interstices de la vie.

Julian ouvre de grands yeux, il se frotte les paupières.

— Je viens de me lever, tu le sais bien.

— Oui, dites-vous. Justement. Il t'est forcément arrivé un tas de choses.

Et vous énumérez toutes les choses qui arrivent à l'aube, avant même qu'on se soit résolu à sauter du lit. Un rayon de poussière lumineuse qui vous arrive juste dans l'œil, le chant d'un merle, le frottement du store contre la fenêtre, le bruit du vent, des voix, un rêve qui resurgit.

C'est de cette manière, unique et inoubliable, que vous racontez votre premier souvenir.

Ce texte que vos aficionadas se repassent comme un talisman se trouve au début de *Instants de vie, Moments of Being* en anglais. *Moments d'être* serait peut-être plus juste.

Le temps opaque et vide se découpe en autant de petits morceaux d'histoires, à l'infini. Et s'anime alors, comme le fait Pinocchio, la marionnette de bois de l'ébéniste Geppetto.

Mais votre curiosité pour vos amis, dont on trouve tant de preuves dans vos lettres – que fais-tu, écris-moi –, est aussi une curiosité tournée vers le futur.

Et, vous écrivant, je la retourne vers le passé, c'est une autre forme de bouteille à la mer. Et cela revient au même.

Puisque le temps n'existe pas.

Geneviève

Lettre six

Encore un mot sur la maladie

Guérie, je le suis. Je vous le dois.

Ces dernières semaines, j'ai lu et relu presque chaque jour, comme on se plonge dans un poème, encore et encore, le petit texte que vous aviez donné en 1926 à ce monstre d'égoïsme qu'était T. S. Eliot. « On being ill » était destiné à sa revue, *The Criterion*, ou bien était-ce pour *Forum*, je ne sais plus, les universitaires nous le diront.

Vous vous en souvenez, je vous en parlais déjà le mois dernier, sans le citer encore précisément, car j'en avais un souvenir un peu vague. Je l'ai retrouvé, il y a un dieu pour les êtres désordonnés comme il y en a un pour les ivrognes, un petit dieu espiègle et bienveillant.

En passant, nous pourrions aussi revenir sur le destin de ces revues littéraires, leur rôle. Vous y écriviez souvent, par exemple dans le *Times Literary Supplement*, et, comme vous, j'adore ces interventions qui permettent de penser à des sujets qu'on n'aurait pas abordés, s'il n'y avait eu cette occasion, cette main tendue. Dit-on assez que les écrivaines, plus que leurs collègues masculins, ont besoin d'être sollicitées, désirées, pour prendre le temps de l'écriture ? Oui, beaucoup plus que leurs collègues, souvent convaincus de leur intrinsèque valeur depuis l'enfance, et déchargés aussi de bien des tâches, de la vaisselle, de toutes les autres choses de la vie ordinaire.

J'ai remarqué depuis longtemps qu'une sollicitation d'un journal, d'une revue, d'un festival me met immédiatement et gaiement au travail. Et vous racontez la même expérience, quand vous décrivez l'effet sur vous d'un coup de fil d'un rédacteur du *Times*.

Mais revenons à la maladie, et à ce que vous m'avez appris.

Certains disent que c'est un court texte, thématique, et à ce titre doublement mineur.

Je ne suis pas d'accord. J'adhère au point de vue de la traductrice et préfacière de votre texte en français. Elle se nomme Élise Argaud, elle insiste avec délicatesse sur la mise à l'écart qu'est toute maladie, et l'indomptable et paradoxale force de la grande faiblesse. Elle cite un Français que vous n'avez pu connaître mais que vous auriez aimé, Maurice Blanchot.

Évidemment, pour éprouver toute la puissance de ce Blanchot, il faut le lire lentement. Comme on agit, de manière ralentie, dans la maladie, ou le grand âge.

Être malade, avoir la grippe, faire partie désormais des allongés et non plus des verticaux, c'est une expérience qu'on tait le plus souvent.

Et pourtant, comme vous le dites drôlement, et il faut le répéter – tant cette évidence est contestée –, être malade, c'est comme être amoureux : on ne se reconnaît plus soi-même, on est faible, on divague, on ne veut plus voir personne, on languit, on pleure.

La fièvre est le dénominateur commun de ces états, et la remise en cause des hiérarchies habituelles de la vie.

Vous vous marrez, carrément, en utilisant des formules comme : en cas de santé déclinante.

Et vous excellez à décrire les séances de dentiste. Comme la maladie mentale, comme les grippes, les problèmes de dents sont maltraités par la littérature. Peut-être plus encore.

Il faudrait des poèmes lyriques dédiés à la rage de dents, dites-vous.

Mais nous sommes trop vaniteux et trop malhonnêtes. Et, ajoutez-vous, nous n'avons pas les mots. Comment nommer les sensations d'une névralgie faciale ?

Elsa Triolet, qui fut très connue dans les années 1920 (c'est donc une contemporaine pour vous, mais vous ne vous croisâtes pas, je pense), disait que les écrivains souffrent plus que les autres chez le dentiste.

À son propos, une amie me raconte une anecdote que vous apprécierez à sa juste valeur. Elsa Triolet obtint le prix Goncourt en 1945, ce qui fit enrager Céline le misogyne. Il déclara que c'était là un Goncourt cousu de fil rouge.

Mais revenons à nos caries. Les douleurs ne se comparent pas.

Je sais seulement qu'un acte de chirurgie dentaire vu de l'extérieur, par le truchement de la caméra d'un cinéaste, ressemble à un acte de torture.

La question des dents est si intéressante sans doute à cause de son côté dégoûtant, absurde et ridicule. Je suis sûre que vous en êtes d'accord !

Le ridicule, celui dont vous savez qu'il est l'allié des écrivaines, qui jamais ne doivent le craindre, au contraire, guette.

Comment, en un mot comme en mille, avoir l'air d'un guerrier, d'un combattant, quand on souffre de frissons, de laryngite, de lumbago ?

Nous vivons cela en ce moment, victimes, comme vous le savez, d'une pandémie mondiale. Je me souviens précisément de mon frisson glacé quand quelqu'un, une personne de l'Organisation mondiale de la santé, l'OMS, a dit à la radio que nous vivions non plus une épidémie mais une pandémie.

Je ne savais pas encore ce qu'était exactement une pandémie, je croyais à tort que les animaux étaient impliqués.

Comme nous tous, j'ai tremblé devant l'inconnu. Devant ce mot nouveau.

Nous savons maintenant. Le virus a tué des millions d'êtres humains, depuis deux ans déjà. Il tue en particulier les pauvres. Les individus misérables et les pays déshérités. L'Afrique est meurtrie. Le Brésil compte des millions de morts, par la faute de son dirigeant, un criminel dont certains pensent qu'il faudrait le poursuivre pour crime contre l'humanité.

Cela fait de la maladie une sorte d'air du temps, et crée une très particulière irréalité. Votre livre explique merveilleusement pourquoi cet état rend vulnérable à la poésie. Et aux fleurs donc, dont nous avons déjà parlé, alors je ne citerai pas cette page sur la rose, sa carnation, ses pétales soyeux et indifférents. Son expérience du chagrin, puisqu'on la consacre à l'oreiller des morts.

La rose est sans pourquoi, écrivait le mystique Angelus Silesius. Vous connaissez cette ligne :

La rose est sans pourquoi,
elle fleurit parce qu'elle fleurit.

Savez-vous que, désormais, la majorité des roses que nous offrons sont sans parfum ? Hélas.

Mais l'image que j'adore par-dessus tout, c'est celle de l'Esprit éperonnant le Corps comme on pousse un vieux ballon de football en cuir sur des espaces enneigés, des déserts de sable.

Ce n'est pas très gentil de me faire rire ainsi, alors que je souffre : cela me fait tousser.

Mais sommes-nous là pour être gentilles ? Non.

Nous sommes là pour surprendre et pour être vraies.

Geneviève

Lettre sept

Algues et coquilles de crabe

Chère Virginia Woolf,

Je vous apporte des nouvelles de nous, qui sont cette fois des nouvelles de vous, si j'ose dire, en ce 25 janvier, jour de votre anniversaire. Vous auriez donc eu cent quarante ans cette année. Ce n'est pas jeune-jeune, non, ce n'est pas si vieux, non plus. Je me souviens de cette page de votre *Journal* où vous dites, pensant à l'anniversaire de votre père, disparu depuis longtemps : Quatre-vingt-seize ans, il aurait eu quatre-vingt-seize ans, et moi, je n'aurais rien écrit.

C'est inoubliable, ce cri du cœur.

Je repense bien souvent à cette déclaration qui mérite que nous nous y attardions.

Car que vouliez-vous dire exactement ?

Ç'aurait été quoi, cet empêchement paternel ?

Une statue du Commandeur barrant l'horizon en proférant quelque chose comme : Pour qui te prends-tu ? Quelque chose d'assez proche au fond des méfaits du père de Kafka, les maléfices du jugement a priori qui transforme celui qui en est l'objet en roseau, en fibre décolorée, comme vous dites, en herbe fanée. Leslie Stephen était un ogre mélancolique qui dévorait ses enfants.

Mais laissons sir Leslie à ses vieux papiers.

Je profite de cette fête pour vous raconter un peu mieux cette aventure que nous avons vécue au mois de septembre.

J'ai pris le temps d'y réfléchir, je ne voulais pas vous en parler à

chaud.

Vous vous souvenez de la banderole *Honneur à Virginia Woolf*, qui a clôturé ces rencontres. D'énormes bovins roux nous escortaient dans les ruelles de Guéret, et je tremblais un peu – j'ai toujours eu peur des vaches. Un jour, je me suis même jetée dans la rivière Seine pour échapper à une vache que je croyais être un taureau. Cette peur, pour ridicule qu'elle soit, n'est pas absurde : la mère de Saki, un écrivain que vous avez peut-être croisé, bien qu'il soit mort au front en 1913, a été assassinée par une vache sous les yeux de son jeune fils.

Mais revenons à nos ruminants creusois, et à ces journées en votre honneur.

Il y a eu de merveilleuses évocations.

De vos livres, de votre pensée, de votre influence.

Vous n'imaginez pas la puissance de cette influence près de cent ans après la publication de *Vagues*.

Ne riez pas, ne ricanez pas. Ne doutez pas. C'est ainsi.

Malgré la contagion, et la peur dont je vous ai déjà beaucoup parlé, la salle était remplie de gens, des femmes surtout, de toutes origines et de tous âges. Certaines vous avaient lue, et d'autres avaient entendu parler de votre vie, un peu.

Il y avait là, dans ce théâtre de Guéret, une petite ville de la Creuse un peu loin de tout, des professeures, des étudiantes, des femmes plus âgées, d'anciennes infirmières, des nounous, des médecins, des psychologues, de futures écrivaines, des employées de bureau, des commerçantes, des habitants de la ville.

Certains avaient des lieux communs en tête. Vous savez comme les femmes artistes sont toujours calomniées, pour mieux les effacer. On a dit souvent que vous étiez bavarde et cancanière, à cause de la sincérité joueuse de votre *Journal*, à cause aussi de votre tendance à vous dénigrer.

Et parce que c'est un cliché de la misogynie.

On a dit que vous étiez égocentrique. À cause précisemment de votre sublime *Journal* et de votre si émouvante tendance à vous dénigrer. On a dit que vous veniez d'un milieu si huppé que vous étiez insensible à la misère sociale, inconsciente des privilèges de classe et de race. Huppé, quel mot affreux et bête en l'occurrence. Insensible, vous ?

On a dit que vous étiez folle, et déprimée, et que si vous vous étiez suicidée, c'était bien la preuve que vous ne saviez pas vivre. On a dit que vous étiez frigide, comme si cette souffrance, dont on ne sait si vous l'avez vécue, avait un rapport avec votre écriture et votre génie. On a dit que vous étiez antisémite, et mariée – n'est-ce pas encore pire ? – avec un homme juif.

Si j'entasse, non sans dégoût, ce monceau de propos à vomir, ces insanités, c'est qu'elles n'ont pas entamé l'amour et l'admiration de celles qui ouvraient vos livres malgré les obstacles.

Et qu'en quittant Guéret, tout le monde était – je crois ! – immunisé contre la violence sexiste et les calomnies.

Nous avons pu écouter des échos merveilleux de votre enfance. Agnès Desarthe et moi avons tenté de partager ces scènes de Saint Ives et de Kensington Gardens que vous aimiez tant à faire surgir.

Nous avons beaucoup parlé d'amitié, elle est au centre de tout pour moi.

Ôtez-moi mes affections, disiez-vous en 1932 (j'aime tant cette phrase que je la recopie partout, oui, on peut s'attacher à une phrase comme on s'agrippe à une main tendue, au-dessus du gouffre qui menace, comme on se blottit contre un être aimé).

« Ôtez-moi mes affections, je serai pareille à une algue que l'on a retirée de l'eau, à une coquille de crabe, à une défense d'éléphant. Mes entrailles, la moelle de mes os, la pulpe, tout s'écoulerait hors de moi, un souffle suffirait à me pousser jusqu'à la première flaque et à m'y noyer. Ôtez-moi l'amour que j'ai pour les amis, l'urgence dévorante qui m'attire vers la vie humaine, ce qu'elle a d'attirant et de mystérieux, et je ne serais plus qu'une fibre incolore que l'on pourrait jeter comme n'importe quelle déjection. »

Cette algue, cette coquille de crabe, cette défense d'éléphant ont surgi à la croisée des grands chemins de Chaminadour.

Pour dire l'amitié en de sombres temps. La pratiquer.

Grâce à Hugues Bachelot, nous avons osé nous réunir, malgré la pandémie : nous, des écrivaines, des chercheuses de toutes générations et de divers horizons pour parler de vous.

La simple perspective de lire et relire tous vos livres, votre inépuisable *Journal*, *Mrs Dalloway*, *Les Vagues*, *La Promenade au phare* ou *Une chambre à soi*, nous avait plongées dans une joie profonde, une attente fébrile, une excitation heureuse.

Avec Agnès Desarthe, ma chère coautrice du livre *V. W.* (laquelle a, le saviez-vous, traduit en français votre *Chambre de Jacob* d'une manière si vivante et si actuelle que des lecteurs vous ont découverte à travers ce livre-poème).

Avec Agnès Desarthe, donc, pour parler de votre style, de votre génie des images, bref de votre écriture, avec Jakuta Alikavazovic, pour sonder les liens entre passion et folie, interroger votre sagesse, armée de son goût du risque et de son courage.

Il y avait aussi Lucie Taieb, que je ne connaissais pas encore, et nous avons parlé d'*Orlando*, du masculin et du féminin, et d'une grange où elle s'était endormie. Avec Cécile Wajsbrot, nous avons évoqué les pistes que vous avez proposées pour lutter contre le sexisme et la guerre. Vos *Trois Guinées*, si visionnaires.

Saviez-vous qu'elle a publié un roman dont le personnage principal est *La Promenade au phare* ? Un livre comme vous les appelez de vos vœux : poésie et pensée ; dans la ville de Dresde, une femme réfléchit à la traduction en pleurant une amie disparue.

Avec David Lescot, nous avons réfléchi à la plasticité du temps, à la beauté de la soudaine absence de Mrs Ramsay dans *La Promenade au phare*, à ce *time passes* dont parle Cécile Wajsbrot.

Avec Benoît Laureau et Mathieu Larnaudie, nous avons évoqué la Hogarth Press, avec Marie Cosnay, aux côtés de Cécile et Agnès, nous sommes revenues à la tâche de traduire.

Florence Seyvos a parlé de votre inaptitude à vous fondre dans la masse, quelle qu'elle soit, de votre volonté farouche de n'être jamais embrigadée, collée, étiquetée. De l'aigu de votre pensée.

Elle a parlé de votre engagement du côté de l'enfance, et du côté du théâtre. Anne Alvaro a fait entendre l'aventure désopilante de *Une société.*

Et comme nous aurions aimé que vous soyez là !

Entre deux exposés, nous nous réunissions dans une chapelle désaffectée pour manger et boire et bavarder. C'était simple et frugal, comme toujours chez les femmes.

C'était émouvant.

Peut-être trouverez-vous que l'évocation de toutes ces personnes que vous ne connaissez pas est bien inutile. Je ne le pense pas. C'est vous qui m'avez appris à citer les noms des amies, des rencontres. Cela

relève pour moi de ce tricot, de cette toile que nous tissons jour après jour comme font les araignées, et qui donne sens à nos vaisseaux scellés, comme vous aimez à nous nommer.

J'en veux pour preuve ce que m'a dit quelqu'un : ces rencontres, c'était le meilleur moment d'un automne décourageant, où, à cause de cette peste qui accablait le monde, nous ne pouvions plus nous réunir, sauf à prendre de vrais risques.

En me relisant, j'ai simplement supprimé les mots d'admiration que j'avais apposés à chacun des noms de mes amies.

Nous vivons dans une telle inflation de superlatifs, ils s'autodétruisent.

Pouvez-vous l'imaginer : les cinémas et les théâtres ont fermé pendant plus d'un an sur toute la surface de notre globe.

Les lumières se sont éteintes dans tous les opéras, dans toutes les salles de concert. Plus de scènes de jazz, plus de cirques, plus rien.

Les cafés ont tiré leurs rideaux de fer, des patrons de restaurant ont fait faillite.

Vous avez mis du soleil dans nos vies, en ces jours d'octobre 2020 où nous nous sommes réunies autour de vos livres, et je voulais que vous le sachiez, vous qui redoutiez de ne plus être lue, puisque les lectrices et les lecteurs allaient disparaître dans le cauchemar nazi.

La vie gagne toujours, je veux le croire.

Contre la violence et la haine nazies, contre la guerre à nos portes, contre le chagrin, les haines, les virus et la folie des hommes. Contre le désespoir, le découragement qui menacent.

Bon anniversaire !

Geneviève

Lettre huit

28 mars, à propos du pouvoir et de la violence

Chère Virginia Woolf,

Mars, sale saison, comme je hais ce 28 mars où vous avez choisi de disparaître. Giboulées glaciales, espoirs de printemps toujours déçus. Et l'image cruelle de votre corps emporté par la rivière Ouse, cailloux dans les poches. Un choix politique fondé sur la désespérance, c'est ce dont je suis convaincue.

Je me souviens de ces pages où vous imaginez une bombe tomber sur Leonard et sur vous, pendant que vous arpentez la lande. Vous écrivez quelque chose comme : serrons-nous l'un contre l'autre, pour être une seule cible. Quels mots d'amour !

Comme Stefan Zweig et sa femme, là-bas au Brésil. Le Brésil qui fut un pays de refuge et où la mort emporte par dizaines de milliers les victimes de ce virus dont je vous ai parlé souvent.

La mort, disent ceux qui aiment à vous affaiblir, à estomper vos contours, à poudrer de talc mortuaire votre teint, pour vous donner des airs de fantôme préraphaélite, vous a toujours accompagnée, depuis la disparition de votre mère, de votre demi-sœur, de ce Jack qu'elle avait épousé. Pas étonnant, etc. Quelle méchanceté !

Vous en parliez merveilleusement bien dans ces *Instants de vie* que je vous ai déjà rappelés : n'est-ce pas notre destin à nous, les artistes, les écrivains, de nous laisser envahir par des sensations, des images dangereuses, pour les partager en les transformant, pour en faire de la beauté, un bien commun ? Nous, canaris dans la mine, succombant avant les autres au grisou.

Vous évoquez cet arbre mort qui vous a hantée. Je peux voir ses

longs bras noirs et secs, ses branches arthritiques, ses terrifiants petits bourgeons rouges.

Vous parlez du deuil qui habitait votre mère, veuve de son grand amour. C'est une chose qui peut faire souffrir des enfants : voir leur mère l'esprit ailleurs, prise par un amour perdu.

Vous aviez, dites-vous, travaillé l'obsession qu'elle était pour vous, la si belle Julia, comme le font les psychanalystes. Cela a donné ce livre si coloré, justement, bleu et vert, si vif, et si drôle, rempli de peinture, d'enfance, de promenades, de sable et de poissons, de contes de fées, de personnages ridicules, *La Promenade au phare.*

Un grand sociologue du XXe siècle, Pierre Bourdieu, réfléchissant à la domination masculine, a même écrit que ce livre l'avait illuminé, qu'il avait compris, à travers les dialogues entre Mr et Mrs Ramsay au sujet de l'autorité à exercer sur leur fils James, ce qu'était cette domination, la science et l'autorité, l'absence d'empathie masculine, face à la douceur, la subjectivité, l'esprit d'enfance.

Et je repense à la violence de votre père, sir Leslie. Celle qui aurait barré la route à vos livres s'il avait vécu.

Je pense à sa violence irrationnelle, qui se fait passer pour de l'esprit scientifique. À l'aveuglement de son double, Mr Ramsay, devant le chagrin du petit James, à son aveuglement devant le tableau de Lily Briscoe aussi.

Il y a encore – malgré quelques progrès dans les relations entre les femmes et les hommes de nos pays européens, je ne m'avance pas davantage –, beaucoup d'hommes de ce modèle, sans le génie indubitable de sir Leslie, de surcroît. Beaucoup d'écrivaines en ont décrit, de ces pères méprisants, aveugles au talent de leur fille, aux élans de leur fils, jamais avares d'un jugement hâtif et condescendant.

Il est infiniment précieux de lire ces aînées qui nous confirment que nous avons des raisons d'éprouver ce que nous éprouvons de rage et de colère refoulées, de blessures d'amour-propre, de manque de confiance en nous, car nos pères se sont employés à nous affaiblir, consciemment ou inconsciemment.

Comme vous disiez : Il aurait eu quatre-vingt-seize ans et je n'aurais rien écrit.

Vous reliez souvent la mort et ce que vous nommez les chocs : la mort rencontrée pendant l'enfance.

Enfants, dites-vous, nous étions comme des gongs.

Quelle image ! Je vois les petits boucliers incurvés, lisses, métalliques, qui résonnent à l'infini, par vagues, encore.

Il est troublant qu'une enfance apparemment heureuse, pleine de cris, de jeux dans la nursery, de descentes à la plage par les chemins creux au milieu des ajoncs et des aubépines, de sorties en barque ait pu être si choquante, si cruelle, jusqu'à infléchir le cours de votre vie.

C'est que le monde de la vie en société et celui de la vie secrète, inconsciente, ne communiquent pas, du moins en apparence.

Les apparences, n'est-ce pas votre grand sujet ?

Celles qu'il faut sauver, qu'il faut préserver, au lieu de préserver les enfants, les femmes, qui n'en peuvent mais. Nous haïssons toutes deux les apparences, avec de si bonnes raisons.

Cela me rappelle la conclusion inouïe de l'évocation de votre enfance à Hyde Park Gate :

« Les vieilles dames de Kensington et Belgravia ne se doutèrent jamais que George Duckworth n'était pas seulement un père et une mère, un frère et une sœur pour ces pauvres petites Stephen ; il était leur amant aussi. »

Quelle insolente vous faites !

Il est certain que votre manière de creuser la vérité a fait de vous une contemporaine qui nous aide tellement à penser et à vivre.

L'inceste, la culture du viol que certaines ont l'impression de mettre en lumière pour la première fois, parce que pour la première fois elles sont vraiment écoutées et entendues, vous n'avez cessé d'en parler. C'est l'origine de notre commune horreur du pouvoir.

Car l'inceste est avant tout un abus de pouvoir. Comme le viol est avant tout un abus de pouvoir.

Vous n'avez cessé d'en écrire, d'en souffrir aussi. La violence qui agit à retardement, vous l'avez pistée sans relâche. Il suffit de savoir lire.

De savoir vous lire. De se souvenir de cette scène où votre autre demi-frère, Gerald, vous hissait sur une console pour vous caresser alors que vous étiez très petite. Vous associez ce souvenir à la honte des miroirs, à une main glissée entre vos jambes, à la honte du corps.

Il faut savoir lire la douleur de Septimus Smith, de Lily Briscoe, de Rhoda ou de Jinny.

Ô ma chère Virginia, où m'avez-vous entraînée aujourd'hui ?

Je voulais parler de votre courage d'enfant, rédigeant des portraits insolents des grandes personnes dans votre journal *Hyde Park Gates News*, dessinant aussi de petites caricatures, ébauches de vos futures esquisses.

Parler de votre courage et de celui de Vanessa, votre sœur peintre. Les deux petites Stephen violentées par leur demi-frère, c'est elle et vous, inséparables, appuyées l'une à l'autre pour tenir face aux grandes personnes quand vous étiez enfants. Je pense à cette scène où, cachées toutes deux sous la table, un immense espace, dites-vous, un grand espace noir, avec les plis de la nappe sur les pourtours lointains, Vanessa vous demande si les chats noirs ont une queue, et vous, vous répondez sans hésiter : *Non !*

Et vous voici toutes les deux nanties d'une commune certitude.

Fausse, certes, et alors ? Cet humour, le vôtre, comme je l'aime, comme il me console de tout.

Vanessa et vous. C'est tellement vaste, les relations entre sœurs. Mais quels qu'aient été vos chagrins, le mal que vous avez pu vous faire, les jalousies, elle est là, avec ses tableaux, pour toujours, elle vous a peint si souvent. Elle a donné à vos livres des couvertures tellement géniales.

Une scène imaginée pour votre *Journal* rend mieux compte que tous les commentaires de votre complicité pleine d'humour.

Vous imaginez, ce doit être en 1927, puisque *La Promenade au phare* vient de paraître. La scène se passe pendant un petit déjeuner, oui, encore un. Vanessa et son mari Duncan bavardent en buvant leur thé.

Oui, vous inventez une scène pour vous moquer de vous-même.

Quelle barbe, dit en substance Vanessa, il faut que j'écrive à Virginia pour lui dire ce que je pense de son livre et je n'en suis qu'au début.

Je n'en suis qu'à la page 86 et il y en a 320. Il m'est impossible d'écrire à Virginia, elle voudra savoir ce que j'en ai pensé.

Il suffit de lui dire que tu considères que c'est un chef-d'œuvre, propose Duncan.

Nessa : Non, elle me démasquera. On me démasque chaque fois. Elle voudra savoir pourquoi je pense que c'est un chef-d'œuvre.

Duncan : Dans ce cas, je ne peux rien pour toi, je n'ai encore lu

que cinq pages.

Nessa : Oui, mais moi je dois lui dire quelque chose et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il y a dans toutes ces pages…

Quelle plaie en effet d'avoir une sœur ou une amie qui écrit. Quelle plaie pire encore d'être cette sœur ou cette amie !

Je voudrais vous parler longtemps de la gaieté, de la vitalité des jeunes filles Stephen, qui, enfin échappées de la cage, inventent Bloomsbury avec les copains de leurs frères.

Les voyez-vous comme moi ?

Cette communauté lumineuse, *baba cool* avant l'heure, remplie de génies : vous et vos amis. Avec ses meubles design, ses tissus à fleurs, ses discussions alcoolisées, ses héros, la clope au bec.

Et vous la première, whisky à la main, faisant des blagues douteuses sur une robe bleue tachée de sperme.

Je voulais vous dire que ce mauvais esprit revient aujourd'hui. Il lui a fallu bien des décennies. On l'avait un peu perdu depuis les années 1970.

Il revient chez certains jeunes gens, chez certaines jeunes filles qui se révoltent contre l'immoralité des conventions, contre le capitalisme destructeur de notre planète, contre les injustices et l'étroitesse d'esprit, contre le sexisme, comme vous n'avez cessé de le faire. Par amour de la vie, et haine de la bêtise.

Vous les aimeriez bien.

Geneviève

Lettre neuf

Les trois sœurs

Chère Virginia,

Je renonce à mon engagement de vous appeler Virginia Woolf, cela fait trop de mois que nous conversons. Je trahis ma promesse, et je vous appellerai désormais Virginia. Peut-être aussi parce que vous m'avez manqué, je vais vous expliquer en quoi.

Me ferez-vous la grâce de m'appeler Genevieve ? C'est si joli en anglais, Genevieve.

Quelques nouvelles de mon cerisier d'abord. Il a fleuri. Les merles ont jailli de je ne sais où. Deux mésanges charbonnières flirtaient sur le rosier blanc.

C'était le printemps. Une fausse promesse, malheureusement.

Soudain le gel a repris le dessus. Le vent du nord a eu raison des pétales blancs. La pelouse en est maintenant jonchée et le pauvre arbre est nu de nouveau. Les merles enfuis. Ils reviendront plus tard.

J'en ai été comme abasourdie.

Ma joie de vivre s'est envolée, j'ai senti les ailes noires, les ailes velues des diables de la dépression me frôler.

Plus un mot ne sortait de ma plume, et j'ai eu quelques jours durant le sentiment d'être devenue stupide. Lobotomisée. Plus moyen de lire. Quand on a construit sa vie autour de la conviction que seul le travail sauve, ne plus parvenir à lire ni à écrire est terrifiant.

La fatigue se conjugue à la peur pour rendre tout avenir impensable.

Je relis ces pages où vous décrivez le gonflement de la vague. Son horreur, les obsessions qu'elle apporte avec elle.

Je les recopie et les recopie encore.

Le travail de copie et de récitation, les rabbins dans leurs yeshiva, les moines et les nonnes dans leurs monastères le savaient, est le plus apaisant qui soit, comme les gestes à répétition – à condition qu'ils ne soient pas l'objet de cadences patronales – et les habitudes.

Vous écrire était devenu mon habitude. N'avoir plus été en état de le faire pendant des semaines glaciales m'a fait tomber dans cet état que vous décrivez si parfaitement :

« Me suis réveillée vers trois heures à peu près. Oh ! la voilà qui commence à s'approcher… cette horreur… L'effet physique est celui d'une vague douloureuse enflant dans la région du cœur ; elle me ballotte. Je suis malheureuse, malheureuse ! Arrière ! Mon Dieu, je voudrais être morte ! Pause. Mais pourquoi donc ressentir cela ? Laissez-moi regarder comment la vague se soulève. Je regarde. Vanessa. Des enfants. L'échec. Oui, je distingue cela. L'échec, l'échec !

(La vague se dresse.) Oh, ils se sont moqués de mon goût pour la peinture verte ! (La vague se brise.) Je voudrais être morte ! J'espère que je n'ai plus que quelques années à vivre ! Je ne peux plus affronter cette horreur ! (C'est la vague qui déferle sur moi.)

Cela se répète ; plusieurs fois, avec des variations dans l'horreur. Puis au moment critique, la souffrance s'estompe. Je somnole. Je me réveille en sursaut… La vague revient.

Cette souffrance irrationnelle. Le sentiment d'échec. En général, il est provoqué par quelque incident précis, par exemple, une moquerie concernant mon goût pour la peinture verte, ou mon choix d'une robe neuve, ou la venue d'un invité. Je regarde la vague avec autant de détachement que possible, et je me dis : Voyons, fais un effort sur toi-même. Cela suffit comme ça. Je me raisonne. Je dénombre les gens heureux et les gens malheureux que je connais.

Je me dis que rien n'a d'importance.

Je me raidis sur place ; je me redresse, et je m'endors ; puis je me réveille à demi car je sens que la vague revient, j'observe la lumière qui blanchit et me demande comment, cette fois, le petit déjeuner et le plein jour auront raison d'elle. Et puis j'entends L. dans le couloir, et je fais semblant, pour moi-même autant que pour lui, d'être de belle humeur ; et en général, je le suis vraiment quand s'achève le petit déjeuner. Est-ce que tout le monde connaît cet état d'esprit ? Pourquoi ai-je si peu d'empire sur moi-même ? Cela n'est pas à mon honneur ; ni sympathique. C'est la cause de beaucoup de gâchis et de souffrance

dans ma vie. »

Dans cette situation, ma chère Virginia, comme vous m'aidez !

Non, je ne me moque ni de vous ni de moi. La description de la souffrance, quand elle est précise, quand elle est sobre et qu'elle respecte une vraie distance de soi à soi, mais aussi quand elle est belle, et soucieuse de rigueur, est d'une aide immense pour les autres.

Grâce à vos mots, je me ressaisis, moi aussi, peu à peu. Grâce à vos mots, je me tance et me sermonne (ce qui n'est possible que si la vague s'est retirée).

Je relis. J'interprète ce que vous avez noté d'un mot : Vanessa, au moment de sombrer. Elle est votre sœur aînée et adorée, dont vous admirez tant le sens pratique, le goût de la vie, l'énergie, la séduction, mais aussi le talent de peintre. Et qui souvent vous néglige, et n'a pas de temps à vous consacrer.

Elle, elle a des enfants, Quentin, Duncan, Angelica, vos neveux et nièce chéris, vous savez si bien leur parler, écrire pour eux, jouer avec eux…

Si vous en aviez eu, ils vous auraient probablement sauvé la vie, car les enfants – je le sais d'expérience –, par leur amour inconditionnel et les soins qu'ils requièrent, font s'éloigner la vague. Si vous viviez aujourd'hui, vous en auriez porté. Vous les auriez élevés à votre manière. Comme une poète venue de Bloomsbury où l'on pouvait tout dire et tout faire. Avec vos forces et vos faiblesses. Vos absences. Les enfants les comprennent. Ils savent la vérité de leurs parents.

C'est un médecin – nommons-le : il s'appelle David Bradshaw –, qui vous a convaincue de renoncer aux enfants. Quelle bêtise.

La médecine a changé. La psychiatrie a renoncé à ses violences les plus barbares, les électrochocs ont disparu, avant de réapparaître ces dernières années. L'enfermement aussi n'est plus le remède miracle pour se débarrasser de celles qu'on dit folles parce qu'elles dérangent, ou qu'on les a trop maltraitées.

Surtout, on a découvert de nouvelles molécules. Sans parler de la psychanalyse, qui répare les âmes blessées et protège des griffes de Thanatos.

L'échec, les moqueries, l'indifférence. La plupart des personnes en dépression que je connais sont envahies par ces trois poisons, qui sont

comme les trois coffrets de la belle Portia dans *Le Marchand de Venise*. L'or, l'argent et le plomb.

Ce sont le poison de la comparaison, le poison de la culpabilité, le poison de l'insignifiance. On les incarne aussi souvent sous la forme de trois sœurs, les trois sœurs des contes, les Parques ou les petites Euménides.

Les Trois Sœurs avancent comme la Mort elle-même. Vous aviez deux sœurs, deux beautés. Vous étiez la petite, celle qui agace, celle qui réclame. Celle à qui l'on dit : Tiens-toi droite, ma petite chèvre.

C'est exactement ainsi que la vague triomphe : en se gonflant de notre sentiment d'insignifiance, dont la jalousie, la culpabilité et le sentiment d'échec ne sont que des masques.

Je me souviens de m'être mise à pleurer, Virginia, un jour où je m'étais plongée dans votre journal.

C'était votre chronique de l'année 1925.

Après avoir cité T. S. Eliot disant : Personne, ici, n'a la moindre envergure.

Comme il est réconfortant d'avoir un tel ami !

Après avoir dit que la réception d'un livre vous était indifférente. Après avoir réfléchi à *La Promenade au phare* qui serait si facile à écrire, et dont vous dites : ce sera passablement court, le pivot en est l'image de ce père assis dans le bateau et déclamant :

Nous périmes chacun pour soi,
Mais moi dans une mer plus rude,
Au fond de pires gouffres qu'eux.

Soit quelques lignes extraites d'un poème modérément gai de William Cowper qui s'appelle *Le Naufragé*.

Quelle farceuse vous êtes. Et c'est normal : nous sommes des clowns, des clownesses, puisqu'il faut bien en rire. Rire plutôt que se laisser asphyxier par la honte et la peur, et le mépris de soi.

Mais voilà, un jour, il devient impossible de rire. Les critiques avec leur bec pointu, les critiques avec leur cœur sec et leurs méchancetés ont fondu sur *Mrs Dalloway*. Les critiques minables attirés par le sang comme des vautours, ont débarqué en masse.

Vous avez, comme à votre habitude, fanfaronné, vous disiez : Je me sens combative, tant mieux si Lytton n'aime pas mon livre.

Vous disiez : Il finira quand même par se vendre. Et ce n'était pas tout à fait vrai. Les remarques cruelles sur des photos dans *Vogue* dont

on vous a dit qu'elles étaient belles mais n'avaient pas l'air très récentes, vous ont fait sourire devant tant de bassesse et de goujaterie.

Et puis soudain le silence. Des semaines sans un mot. Vous avez dû vous aliter dans votre chambre de Monk's House, des oiseaux chantaient en grec dans votre tête qui allait exploser, disiez-vous. La rumeur mauvaise du monde avait eu raison de votre raison. Et votre détermination à décrire les désillusions de la vie, le vieillissement, la cruauté, la venue de la mort, sans détourner le regard, avait fondu.

Ce qui me touche le plus, c'est votre intelligence. Vous savez tout cela par cœur, et aussi que les compliments et la reconnaissance sociale que vous désirez si fort ne vous font jamais aucun effet.

C'est cette indifférence – si incompréhensible, si paradoxale – aux apparences qui est une des marques de votre génie, et qui a fait qu'on vous a taxée de folie, de snobisme et de frigidité.

Et je vous adore d'être ainsi faite, et si sensible aux malheurs des pauvres gens. Et des femmes en particulier.

Geneviève

Lettre dix

Ah, cette chambre à soi !

Chère Virginia,

Savez-vous que vous êtes l'autrice involontaire d'un proverbe contemporain : Une femme doit, pour être libre d'écrire à sa guise, avoir une chambre à soi, *A Room of One's Own*, et cinq cents livres de rente.

Je suis sûre que vous n'étiez pas au courant.

Cela me rappelle une phrase qu'on prête à Marie Stuart : Si vous ne respectez pas une reine proscrite, respectez une mère malheureuse. Elle fut en vérité prononcée par Marguerite d'Anjou, dont le fils fut assassiné et qui passa elle-même quatre années enfermée dans la Tour de Londres.

Une chambre à soi. C'est certainement la formule qui surgit d'abord quand on vous évoque. L'écriture nouvelle, celle qui doit, à vos yeux, et à vos oreilles, et aux miennes, remplacer l'écriture victorienne, l'écriture des femmes en particulier, a toujours été votre souci majeur.

Et vous liez les deux, comme vous avez raison !

L'écriture victorienne, c'est celle du bouton de veste bien astiqué, du casque colonial, de la malle avec ses étiquettes, celle de la rampe d'escalier cirée, des sagas à la Galsworthy, des arbres généalogiques remontant jusqu'à mille ans, de père en fils, bien sûr. Elle a l'odeur des cigares, elle a le menton viril. L'écriture victorienne sait tout, et, de son promontoire, administre le monde comme les petits garçons jouent aux petits soldats. C'est celle de votre père, l'auteur de l'admirable *Oxford Dictionary of National Biography*.

S'il avait vécu, je n'aurais rien écrit, murmurez-vous.

Une écriture donc en habits, une écriture du fumoir, et de la

guerre, dont les femmes sont absolument exclues, vous le savez mieux que personne.

Il ne faut jamais oublier ce que disait Vladimir Nabokov, que vous n'avez pas connu (et je ne trouve pas que cela soit très grave, certes ses livres sont très beaux, mais il était un masculiniste fervent). On lui doit cette déclaration qui devrait figurer sur un mur des Lamentations spécialement destiné aux femmes :

« Je ne lis pas de livres écrits par une femme, elles sont une autre catégorie et je n'éprouve pas en les lisant ce petit frisson dans la moelle épinière qui est le bonheur de la lecture. »

Comme vous avez dû guerroyer pour imposer vos vues, votre style, quel courage a été le vôtre, pour défier les ricanements !

Je me souviens de votre ami Tom, l'honorable Thomas Stearns Eliot, refusant votre présence au comité de la National Library.

Je me souviens aussi de la manière choquante dont il a refusé d'écrire votre nécrologie pour le *Times*.

J'ose à peine vous le raconter tant c'est indigne d'un ami.

Il a expliqué qu'il vous aimait énormément, vous aviez souvent été gentille, mais vraiment vos livres, non, ce n'était pas du tout son style, d'ailleurs avaient-ils un style ? Aussi ne les lisait-il pas, pour éviter de s'ennuyer. Pauvre lapin moderniste.

Cela me désole encore aujourd'hui : il est un poète tellement sublime.

Je me souviens de votre ami Lytton Strachey, vous expliquant ce que vous deviez écrire. Tout à fait autre chose que ce que vous écriviez. Et E. M. Forster ! Et Christopher Isherwood !

La goujaterie est une des plus belles vertus du premier sexe, comme on le nommait encore il y a peu. Elle adopte d'innombrables formes, que vous avez pris la peine d'épingler dans ce livre que j'adore, dont le titre est *Les Années*, et qu'on critique, à tort selon moi. Comme vous le disiez à vos débuts : Je ferai de la satire, il y a tant et tant à dire. Vous en avez fait la matière de vos essais.

Et vous l'avez payé chèrement d'une réputation à tout casser, et de malveillances sournoises, comme savent en distribuer les puissants.

Ainsi dans *Une chambre à soi*, vous décrivez en riant un repas magnifique servi à l'université et aux professeurs d'Oxbridge. Une réunion non mixte, cela va de soi. Pourquoi les hommes boivent-ils du vin et les femmes de l'eau ? Pourquoi marchent-ils sur du gazon et

elles sur des graviers ? Ce ne sont que des détails, certes, mais qui conditionnent tout le reste.

D'ailleurs, vous commencez par vous moquer de vous-même, assise au bord de la rivière, tentant de vous creuser la tête pour ce livre sur la femme et le roman, une idée s'accroche à votre hameçon, mais c'est une toute petite idée, tellement minuscule qu'il vaut mieux la rejeter à l'eau.

Dans *Trois Guinées*, vous décortiquez les raisons de donner une guinée pour sauver la paix à diverses associations. Vous refusez de cotiser, et concluez que l'essentiel n'est pas là : la seule manière d'éviter la guerre et le fascisme, le fascisme et la guerre, c'est d'éduquer, éduquer et encore éduquer les filles à résister aux sirènes du patriarcat, à l'ange du foyer, au qu'en-dira-t-on, pour en faire des outsiders, des personnes libres. Ayant enfin détruit les conventions et dissipé le coton qui amortit le goût de la vie et floute les contours des choses. Capables de se moquer de tout, et de franchir joyeusement les barrières qui portent l'inscription *Passage interdit*. Capables d'oser être elles-mêmes, et d'écrire de bons livres.

Car s'il est essentiel d'oser se moquer des innombrables formes de la misogynie et des préjugés sexistes à l'égard des femmes, votre propos, parce que vous êtes d'abord une écrivaine, a toujours été de réfléchir à ce qui allait remplacer ces fameux romans victoriens.

Cet esprit victorien, si lourd, si hostile aux femmes et à la liberté de tous. Il faut inventer une phrase différente, qui corresponde à notre respiration, avez-vous écrit. J'y pense sans cesse, à votre audace.

Elles ont été nombreuses à vous en être reconnaissantes au fil du XXe siècle. Nathalie Sarraute, Marguerite Duras, par exemple, ont dit ce qu'elles vous devaient. Et plus près de nous, Annie Ernaux, Toni Morrison, ou Alice Munro. Et Jeanette Winterson. Et tant d'autres.

Mais en ce moment, c'est spécial, ce sont des jours de révolution, la cause des femmes est enfin revenue au premier plan, après plusieurs décennies où se dire féministe était devenu héroïque.

Je ne sais pas combien de temps cela va durer car Sisyphe est une femme, et le rocher risque à tout moment de redévaler la pente, ou bien est-ce la vague qui se retire ?

Mais ne boudons pas notre joie.

Il y a des photos de vous sur les murs et sur des mugs, des affiches,

sur des pyjamas. Dans les vitrines des libraires comme toujours, mais aussi dans celles des vendeurs de bonbons, ou de chaussures de sport.

Vous avez été emberlificotée dans les filets du star-system, et donc mise à toutes les sauces. Vous êtes devenue un étendard, quelle plaisanterie au goût amer pour nous qui détestons les drapeaux.

Heureusement ce sont des étendards variés. *Chto delat ?* Que faire ? En rire, bien sûr.

J'ai lu hier dans une revue que vous étiez une activiste féministe.

Féministe, oui, on ne peut en douter.

Mais « activiste » est un mot d'aujourd'hui et je ne trouve pas qu'il vous aille très bien. Que veulent-elles dire, celles qui vous enrôlent ainsi dans des rangs combattants ? Il faut le leur demander.

Car vous l'avez dit et redit, vous n'avez jamais cru aux partis politiques, ni aux réunions, ni à la prise de pouvoir violente. Vous avez toujours haï la violence. Vous avez cru à la force de la pensée, à la force de la culture, à la force des mots qui ne se laissent pas apprivoiser, ayant le pouvoir de changer de sens selon les époques et selon les environnements.

Vous avez cru aux livres, à la pensée humaine qui va brisant toutes chaînes, et, bien sûr, à la pensée critique, comme Hannah Arendt à qui je dois cette expression magnifique, *men – or women – in dark times*.

Vous avez toujours fait l'éloge des outsiders.

Qu'entendez-vous exactement pas là ?

Bien sûr les militantes transgenres vous rendent grâce d'avoir écrit *Orlando*. L'auriez-vous imaginé ? Ce roman écrit pour amuser Vita est devenu un livre culte.

Moi aussi, j'aime Orlando, elle me fait rire, et son air de pastiche du XVIIIe siècle me distrait, mais j'ose dire que je n'ai jamais pris ses aventures tout à fait au sérieux. Vous avez écrit ce texte comme un faux roman d'aventures sans aucune intériorité, alors je m'ennuie un peu.

Je préfère *Flush. La biographie d'un chien*. Il y a là des lignes si belles que je les lis chaque jour, tandis que la lumière fait jaillir le rayon de poussière entre les persiennes, et danser ses milliards de grains dorés. Relisons-les ce matin encore ; c'est la fin du livre, Elisabeth Browning, la célèbre écrivaine et essayiste, militante anti-esclavagiste et défenseuse des droits des enfants, dont vous faites le portrait à travers le regard de son épagneul, se tourne vers Flush, son

chien chéri.

« Elle vieillissait tout comme Flush.

Elle se pencha sur lui un moment. Son visage avec sa large bouche, ses grands yeux et ses lourdes boucles ressemblait toujours étrangement au sien. Différents mais issus du même moule, chacun incarnant sans doute ce qui sommeillait en l'autre.

Mais elle était une femme et il était un chien. Mrs Browning continua de lire puis elle regarda Flush. Mais il ne la vit pas.

Un changement extraordinaire l'avait saisi. Flush, s'écria-t-elle. Il resta silencieux. Il avait été vivant. Maintenant il était mort.

C'était tout. »

Oh, Virginia, j'ai les yeux remplis de larmes, je vous serre dans mes bras.

Geneviève

Lettre onze

Gagner la guerre

Se quitter ainsi, Virginia, en contemplant un chien mort, même si c'est un épagneul de littérature, cela ne va pas du tout.

Comme vous n'avez cessé de l'écrire, la mort est l'ennemie.

Comme la guerre est l'ennemie, la guerre qui jamais n'eut un visage de femme, disait une écrivaine biélorusse, Svetlana Aleksievitch.

D'ailleurs il a suffi que je vous raconte nos victoires féministes, ce sentiment d'avoir gagné une bataille, pour que les cartes soient rebattues, pour qu'un nouvel ennemi fonde sur nous.

La guerre en Europe est revenue. La vraie guerre, en Ukraine, à trois heures d'ici, villes assiégées comme Leningrad : mille jours de siège entre 1941 et 1944, colonnes de chars, soldats qui meurent par milliers, enfants qui fuient, dans les bras de leurs mères. Bombardements comme ceux que vous avez connus. Batailles dans le ciel et sur terre.

Je vous écris ces mots sous le coup encore de la stupeur.

Vous n'avez cessé d'exalter la beauté de la vie, la force de la vie.

Je pensais à cela dans une voiture bleue conduite par Emma, la jeune libraire qui me ramenait à Dax, après une rencontre avec des lectrices, où nous avions encore parlé de vous, de la guerre, des femmes, de l'amitié, et de vous. De la beauté qui aide à vivre.

Pourquoi lisons-nous ? me demandait Emma la libraire, saisie de spleen comme nous toutes. Ne devrions-nous pas nous méfier ?

Les livres, je me demande parfois, disait-elle, s'ils ne nous affaiblissent pas, s'ils ne nous éloignent pas de la vraie vie.

La vraie vie ? ai-je demandé, interloquée. La guerre ? La famine ? Le surf ? La cuisine, le jardinage ? De quoi parlez-vous ? Tout ce qui nous traverse est la vraie vie, tout ce que nous inventons pour résister à la laideur et à la mort est la vraie vie.

Le réel est une invention de marketing. Un terrorisme de la platitude. Un chantage.

Elle m'a dévisagée avec méfiance. Elle était un peu démoralisée, je crois, par la difficulté à réunir davantage de lectrices. Elle aurait voulu un meeting, avec *standing ovation*, et nous avions fait une petite réunion un peu frigorifiée au casino.

Elle m'en voulait sans doute.

Moi aussi j'étais démoralisée par cette soirée passée à imaginer d'autres soirées, d'autres festivals, d'autres voyages, d'autres conférences. Démoralisée par la disparité de nos désirs. Par la nécessité de faire le clown quand on voudrait… Mais quoi au juste ?

Le soir, avec lassitude, j'ai regagné mon petit lit de fer sans oreiller, mon petit lit d'écrivaine saltimbanque, en repensant à ses paroles.

Les grandes personnes, les hommes surtout, ont du mal à croire aux vertus de la lecture, et de l'imagination. Ils ont trop de boulot.

J'ai repensé à vos lettres.

Ce sont elles, le réel, ce sont des actes. Les mots sont des actes, les phrases sont le réel, ai-je murmuré.

Il faut que je lui écrive ce soir quand je serai rentrée chez nous.

Que je lui raconte comment les livres m'ont sauvé la vie.

Mieux qu'un médecin, qu'une drogue. En donnant un sens à nos jours, des heures plus denses, plus ensoleillées.

Je suis sûre que nous gagnerons cette guerre, ne croyez-vous pas ?

Geneviève

ANNEXE

Le Monde, 1982

Virginia Woolf, quel est votre plus important souvenir ?

Si la vie repose sur une base, si c'est une coupe que l'on remplit indéfiniment, alors ma coupe, à n'en pas douter, repose sur ce souvenir : je suis au lit, à demi réveillée, dans la chambre des enfants à Saint Ives. J'entends les vagues qui se brisent, une deux, une deux, et qui lancent une gerbe d'eau sur la plage ; et puis qui se brisent, une deux, une deux, derrière un store jaune. J'entends le store traîner son petit gland sur le sol quand le vent le gonfle. Je suis couchée et j'entends ce giclement de l'eau et je vois cette lumière et je sens qu'il est à peu près impossible que je sois là : je suis en proie à l'extase la plus pure que je puisse imaginer.

Pensez-vous que ce souvenir vous décrive bien ?

Non. Et là, j'en viens à une des difficultés auxquelles se heurte l'auteur de biographies. Une des raisons pour lesquelles nombreuses sont celles qui tombent à plat. Elles laissent de côté la personne à qui les choses sont arrivées, parce qu'il est très difficile de décrire un être humain. Alors on dit : « Voilà ce qui est arrivé », mais sans dire à quoi ressemblait la personne à qui c'est arrivé. « Nous sommes des vaisseaux scellés voguant sur ce qu'il est pratique d'appeler réalité. À certains moments, la matière qui les scelle cède. La réalité, c'est-à-dire une scène, fait irruption. »

Qui étiez-vous ?

Adeline Virginia Stephen, seconde fille de Leslie et Julia Prinsep Stephen, née le 25 janvier 1882, issue d'innombrables personnes, certaines célèbres, certaines obscures : née dans une vaste famille, non de parents fortunés, mais de parents aisés, née dans un milieu très

sociable, très cultivé, très porté à la correspondance, aux visites, à s'exprimer. Mais je ne sais pas dans quelle mesure, ni en quoi ceci me fait éprouver ce que j'ai éprouvé dans la chambre des enfants de Saint-Ives. Je ne sais pas à quel point je suis différente des autres.

« Je ne sais pas » semble être une clé de votre approche du monde. Avez-vous hérité ce trait de vos parents ?

Non. Au contraire. Ma mère gardait toujours à l'esprit une vision d'ensemble des véritables proportions des choses. Ce qui mérite attention, c'est sa justesse, née d'un jugement sûr. Il n'y avait pour ainsi dire aucun superflu et, pour cette raison, l'empreinte qu'elle a laissée est indélébile, comme imprimée par l'acier nu, l'acier tranchant, le pur. Sa mort fut le plus grand désastre qui pût arriver. On eut dit que, par une belle journée de printemps, les nuages en marche s'immobilisaient, devenaient sombres et se rassemblaient, que le vent tombait et que toutes les créatures de la Terre gémissaient ou erraient dans une quête sans but.

Et votre père ?

Il y avait plusieurs sir Stephen. Le père mondain, je ne l'ai jamais connu. Mon père l'écrivain, je puis, bien entendu, le trouver dans ses livres. J'y trouve une idée de ce qu'était sir Stephen, l'agnostique musclé, gai, cordial, éclatant de bon sens et de virilité, qui haïssait la sentimentalité et l'imprécision. Mais lorsque ma sœur et moi avons hérité de la charge de la maison, c'est le père tyran, exigeant, violent, l'histrion, l'exhibitionniste, l'égocentrique, l'apitoyé sur soi-même, le sourd, l'émouvant, le père tour à tour aimé et haï qui me tenait sous sa domination. C'était à se croire enfermée dans une cage avec un fauve. Il avait tellement méconnu ou déguisé ses sentiments qu'il n'avait plus la moindre idée de ce qu'il était, qu'il n'avait plus la moindre idée de ce qu'étaient les autres. De tout cela, j'ai tiré l'idée bien arrêtée qu'il n'y a rien de plus redoutable que l'égocentrisme. Rien qui blesse plus cruellement la personne en cause, rien qui atteigne autant ceux qui sont forcés de vivre en contact avec elle.

Pourtant vous faites l'éloge des écrivains égocentriques.

De fait, les écrivains plus altruistes, plus ouverts, ont rarement la puissance d'écrivains égocentriques renfermés sur eux-mêmes. Nées

dans la claustration, leurs impressions en restent marquées. Rien ne sort de leur esprit qui n'en garde l'empreinte. Ils n'apprennent rien des autres écrivains et s'avèrent incapables d'assimiler ce qu'ils en adoptent. Ainsi Charlotte Brontë, qu'on lit moins pour l'exquise analyse de ses personnages (ils sont vigoureux et élémentaires), pour son humour (il est fruste et sinistre) ou pour sa vision philosophique (celle d'une fille de pasteur campagnard) que pour sa poésie.

Et vous ? Vous considérez-vous comme un écrivain « altruiste » ?

Oui, dans ce sens que j'ai toujours monté des « scènes », j'ai toujours témoigné. Quelle qu'en soit la raison, monter des scènes est ma manière de témoigner du passé. Il y a toujours une scène qui refait surface, tout arrangée et significative. Cela me confirme dans mon idée que nous sommes des vaisseaux scellés voguant sur ce qu'il est pratique d'appeler réalité et qu'à certains moments, sans aucune raison, sans le moindre effort, la matière qui les scelle cède. La réalité, c'est-à-dire une scène, fait irruption. Car pourquoi ces scènes survivraient-elles intactes à tant d'années qui les minent, sinon parce qu'elles sont faites de quelque chose de durable ? Serait-ce cette disposition aux scènes qui est à l'origine de mon impulsion d'écrire ? Ainsi à la mort de Stella. Il y avait un de ces bourgeons rouges sur l'arbre squelette. Vanessa[1] était amoureuse de Jack qui l'accaparait en égoïste. Les gens bavardaient, et George et Gerald commençaient à monter sur leurs grands chevaux. C'est là un aspect de la mort qu'on omet quand on parle – et père le faisait – de la leçon du malheur. On ne mentionne jamais son côté malséant, ce qu'elle laisse d'amertume, de mauvaise humeur, de désarroi, et, pis que tout, d'ennui.

L'ennui ?

C'est un sentiment d'impuissance, d'inaptitude. Pourquoi la vie est-elle si semblable à une bordure de trottoir au-dessus d'un gouffre ? Je regarde en bas et le vertige me gagne. Je me demande comment j'arriverai jamais au terme de ma route. Pourquoi cette impression ? Une fois que je l'ai exprimée, je ne la ressens plus. Ma mélancolie diminue à mesure que j'écris. Alors pourquoi ne pas la noter plus souvent ? Je suppose que c'est ma vanité qui m'en empêche. Je veux donner l'illusion d'une réussite, même à moi.

N'est-ce pas ce que vous avez pointé un jour comme la racine même du snobisme ?

L'essence du snobisme est que l'on cherche à impressionner les autres. Le snob est un évaporé si peu satisfait de son rang que pour le consolider il est toujours à brandir sous le nez des autres un titre ou un honneur pour qu'ils puissent croire ou l'aider à croire ce qu'il ne croit pas vraiment : qu'il est un personnage important. C'est un symptôme que je constate dans mon propre cas. Témoin cette lettre. Pourquoi est-elle toujours sur le dessus de ma pile de lettres ? Parce qu'elle porte une couronne. Si j'ai une lettre gravée d'une couronne, cette lettre monte miraculeusement à la surface. Je me demande souvent pourquoi. Je sais parfaitement que mes amis ne seront pas impressionnés : ils ne l'ont jamais été par ce que je fais pour les impressionner. Je ne l'en fais pas moins. Cela montre, comme une éruption ou une tache, que j'ai la maladie.

Est-ce la même maladie qui vous rend si cruellement sensible aux critiques de vos livres, qu'elles soient favorables ou hostiles ?

Cette question des éloges et de la renommée… Ce qui est terrible dans ce métier, c'est d'être tellement à la merci des éloges. Sans approbation, j'ai de la peine à me mettre au travail le matin, mais cet abattement ne dure qu'une demi-heure et une fois que j'ai commencé, je n'y pense plus. Je voudrais bien qu'il existe quelque part un Code des louanges et des blâmes. C'est pour une bonne part le fait d'écrire bien qui agace les gens et il en a toujours été ainsi. Ils appellent cela de la prétention, et qu'une femme écrive bien et qu'elle écrive dans le *Times*, c'est la fin de tout.

Pourquoi avez-vous fait de la critique littéraire pendant trente ans ?

Il faut dire d'abord quel plaisir j'éprouvais quand Leonard m'appelait : « On te demande au téléphone, c'est le plus grand des journaux ! » Et je descendais en courant. J'ai beaucoup appris sur mon métier en travaillant au *TLS* : comment comprimer un texte, comment le rehausser, lire consciencieusement, en utilisant une plume et un carnet de notes. Et puis il y a cette conviction que j'ai : le respect pour les écrivains morts est en rapport vital avec la compréhension des

vivants.

Vous vous êtes énormément occupée d'écrivains vivants, non seulement à travers votre activité de critique, mais à travers la Hogarth Press, cette maison d'édition que vous avez créée avec votre mari, Leonard Woolf.

C'est là, ce travail, la racine, la source, l'origine de toute santé, de tout bonheur. À condition, naturellement, que l'on chevauche le travail comme un homme chevauche un grand cheval, avec fougue et liberté. La Hogarth Press, c'est ce que nous avons accompli, Leonard et moi. En 1937, nous avons eu notre saison la plus brillante. Tous les hebdomadaires ont mis Isherwood à la première place.

Que pensiez-vous d'Isherwood ?

C'était une vraie trouvaille. Tout petit, les joues très rouges, agile et vif. Il vivait dans une pension à Bruxelles et devait hériter d'une demeure élisabéthaine. Il aimait mes livres. Il disait que Morgan Forster et moi étions les seuls romanciers vivants que les jeunes (lui, Auden, Spender) prenaient au sérieux. Pour les livres de Forster, il nourrissait une véritable passion. Il me disait : « Je serai franc avec vous, je sens que vous êtes poète, mais lui, il fait ce que je voudrais faire, une parfaite invention baroque. » Auden et lui écrivaient souvent en collaboration. Auden exigeait d'innombrables couvertures sur son lit, d'innombrables tasses de thé puis il fermait les volets, tirait les rideaux et se mettait à écrire.

Et Stephen Spender ?

Un très beau jeune homme, si ce n'est qu'il ressemble un peu trop au poète conventionnel, joues creuses, grands yeux bleus, peau toujours brûlante. Il nous a déclaré que le Parti communiste britannique, auquel il venait d'adhérer le jour même, souhaitait qu'il se fasse tuer en Espagne afin qu'il y ait un nouveau Byron. Il a une vanité enfantine pour tout ce qui le touche.

Dans les « vieux », il y a vous et Morgan Forster, qui est très apprécié aujourd'hui. Vous avez eu des conflits avec Forster ?

Cela a commencé il y a des années, à la bibliothèque de Londres. Il répugnait à l'idée que les femmes fassent partie du comité. Un jour

viendra, m'étais-je dit, où je dirai non. Il m'a demandé s'il pouvait proposer ma candidature, des années plus tard, et j'ai dit non, je ne veux pas être l'os qu'on donne à ronger, celui qui permet de sauver les apparences. Cela dit, Morgan est un esprit d'artiste. Il dit les choses simples que les gens brillants ne voient pas. Pour cette raison, je le considère comme le meilleur des critiques. Il a beaucoup du puritain. Il dit la vérité. J'aimerais arriver à transcrire sa façon de parler.

La plupart de ces écrivains qui furent vos amis sont homosexuels.

La compagnie d'homosexuels a de nombreux avantages quand on est une femme. Elle est simple, elle est franche, à certains égards, elle nous met à l'aise. Mais elle a cet inconvénient : avec les homosexuels, on ne peut pas faire l'intéressante, comme disent les bonnes d'enfants. Et cette manière de parader qui ne tend pas nécessairement à l'accouplement est un des grands plaisirs de l'existence, une des nécessités de la vie.

Nous n'avons guère parlé de ce qui fut votre combat avec *Une chambre à soi* et *Trois Guinées* : la place et le rôle des femmes dans la littérature, la définition éventuelle d'un « roman féminin ».

Peut-être n'a-t-on parlé, en biais, que de cela ? La femme désireuse d'écrire à sa guise doit affronter une difficulté technique si simple en apparence, si troublante en réalité. Par sa forme même, la phrase traditionnelle ne peut lui convenir, trop vague, trop lourde, trop pompeuse. Et cependant, dans un roman couvrant un vaste domaine, tentant d'élucider le sens de notre existence, il faut trouver une phrase ordinaire, usuelle, susceptible d'entraîner le lecteur d'un bout à l'autre du livre.

Vous voilà classique ?

Il faut écrire classique. Il faut respecter l'art. Si on laisse l'esprit courir à sa guise, il devient égoïste, ce que je déteste. Mais en même temps doit brûler un feu capricieux. Il faut commencer par être chaotique, mais cacher cet aspect de soi-même au public.

On vous a dit rivale et concurrente, et pourtant amie de

Katherine Mansfield ?

Elle m'a traitée une fois de vieille crétine pompeuse. Mais j'ai toujours été frappée par son côté chat, exotique. Quand nous parlions, un jour, de la solitude, je l'ai surprise à exprimer mes propres sentiments comme je ne les avais jamais entendus exprimés. Envers et contre toutes les exaspérations, il existait entre nous un curieux sentiment d'être « pareilles ». Quand elle est morte, en 1923, j'ai ressenti quoi au juste ? Un brusque soulagement ? Une rivale de moins ? Puis de la confusion à ressentir si peu d'émotion. Et, peu à peu, un vide, une déception et, enfin, un désarroi. Lorsque je me suis mise au travail, il m'a semblé qu'écrire n'avait aucun sens. Katherine ne me lirait pas.

Pareilles, ne l'étiez-vous pas, dans cette capacité de tristesse infinie ?

Cet état d'esprit… Cette horreur. L'effet physique est celui d'une vague qui se soulève. L'échec, l'échec ! La vague se dresse. Oh ils se sont moqués de mon goût pour la peinture verte ! (La vague se brise.) Je voudrais être morte ! Je ne peux plus affronter cette horreur ! (C'est la vague qui déferle sur moi.) La vague, la souffrance irrationnelle. Le sentiment d'échec…

Alors vous écrivez pour calmer les crises.

Il n'y a que le travail. Observer inlassablement. Observer les prémices de la vieillesse. Observer la cupidité. Observer mon propre découragement. Ainsi il devient utile. Du moins je l'espère.

1. Stella est la demi-sœur de Virginia Woolf. Vanessa est sa sœur.

Sources des citations

Ma manière de citer est celle des écrivains et non celle des universitaires. Qu'on ne m'en veuille pas de ne pas référencer mes citations, ce n'est pas ma manière, ni mon propos. Comme l'a écrit Rick Moody, il est souvent agréable et même intéressant de renoncer à se demander qui est en train de parler.

Les propos prêtés à Virginia Woolf dans ce petit livre sont tirés des ouvrages suivants :

Les huit tomes du *Journal* ont paru aux éditions Stock (trad. Colette-Marie Huet et Marie-Ange Dutartre, 1981-1990), de même que *Instants de vie* (trad. Colette-Marie Huet, 1986).

Les Vagues (trad. Cécile Wajsbrot, 2008), et *Flush, une biographie*, (trad. Charles Mauron, 2010) ont paru au Bruit du temps.

De la maladie (trad. Elise Argaud, 2018) et *Trois guinées* (trad. Léa Gaulthier, 2020) ont paru chez Rivages.

Les *Lettres* (trad. Claude Demanuelli, 1993) ont paru aux éditions du Seuil.

La Promenade au phare (trad. Magali Merle sous le titre *Voyage au phare*) et *Mrs Dalloway* (trad. Pascale Michon), sont publiés dans « Romans et nouvelles » (« Classiques modernes », La Pochothèque, 1993).

Une chambre à soi (trad. Viviane Forrester) est parue en 10/18 (2001).

Les Années (trad. Germaine Delamain, revue par Colette-Marie Huet, 2004) ont paru au Mercure de France.

et

Les *Carnets de Chaminadour*, n° 16, consacrés à Virginia Woolf, ont paru en 2020.

Ce livre existe grâce au travail de toute une équipe.

Communication : Caroline Babulle, Sandrine Perrier-Replein, Typhaine Maison, Adélaïde Yvert, Inès Paulin.

Coordination éditoriale et administrative : Céline Poiteaux, Martine Rivierre.

Studio : Pascaline Bressan, Barbara Cassouto-Lhenry, Joël Renaudat.

Fabrication : Muriel Le Ménez, Céline Ducournau, Bernadette Cristini, Sophia Paroussoglou, Phousa Chantharath, Isabelle Goulhot.

Correction : Emmanuelle Coppeaux, Valérie Gautheron.

Commercial, relation libraires et marketing : Laetitia Beauvillain, Élise Iwasinta, Morgane Rissel, Perrine Therond, Aurélie Scart, Ombeline Ermeneux.

Cessions de droits : Isabelle Votier, Benita Edzard, Lucile Besse, Sonia Guerreiro, Costanza Corri.

Gestion : Sophie Veisseyre, Chloé Hocquet, Isabelle Déxès, Camille Douin.

Service auteurs : Viviane Ouadenni, Jean-François Rechtman, Catherine Reimbold.

Ressources humaines : Mylène Bourreau.

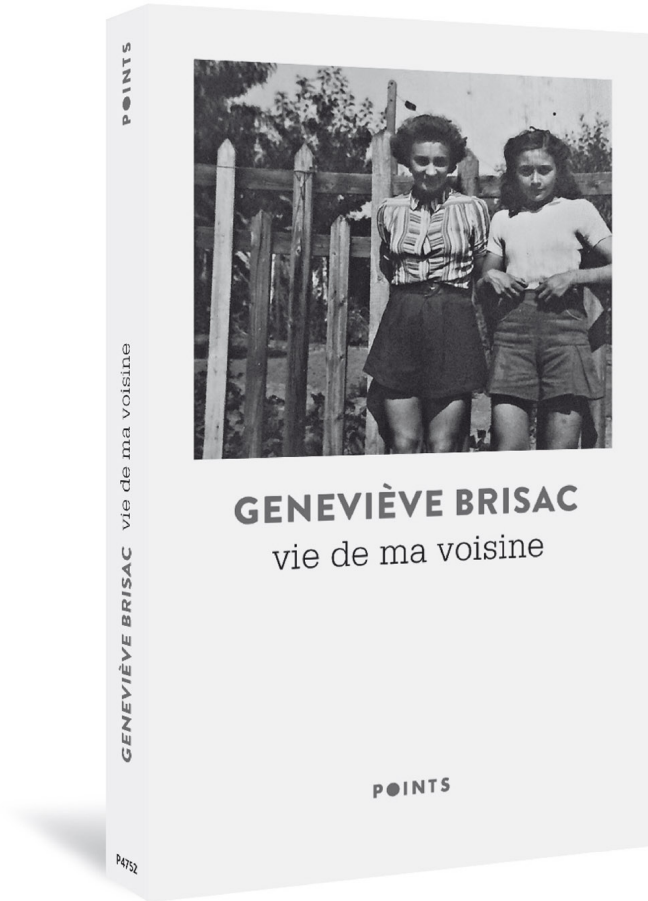
Juridique : Juliane Charbois, Laëtitia Doré, Anaïs Rebouh, Valérie Robe, Julia Crosnier.

Diffusion : Aurélia Spalacci, Nadine Eugénie, Céline Pitt, Arnaud Weill, Hervé Adamczyk, Annie Bourgade, Éric Charpentier, Gilles Couillard, Sandrine Ducrocq, Élisabeth Ehlinger, Guillaume Loras, Jean-Philippe Pilloux, Philippe Maulnier, Gilles Torché, Élisabeth Gastaldo, Jean-Pierre Stephany (Belgique), Olivier Béguin (Suisse), Emmanuelle Cadot, Virginie Godet et Caroline Pan.

Avec le soutien des équipes d'Interforum et d'Editis qui participent à la création, la diffusion et la distribution de ce livre.

NiL

UN HYMNE AUX HÉROS DE NOTRE TEMPS



POINTS